



D2. 2196

OSI

Y.3

SMRS

PR

2196

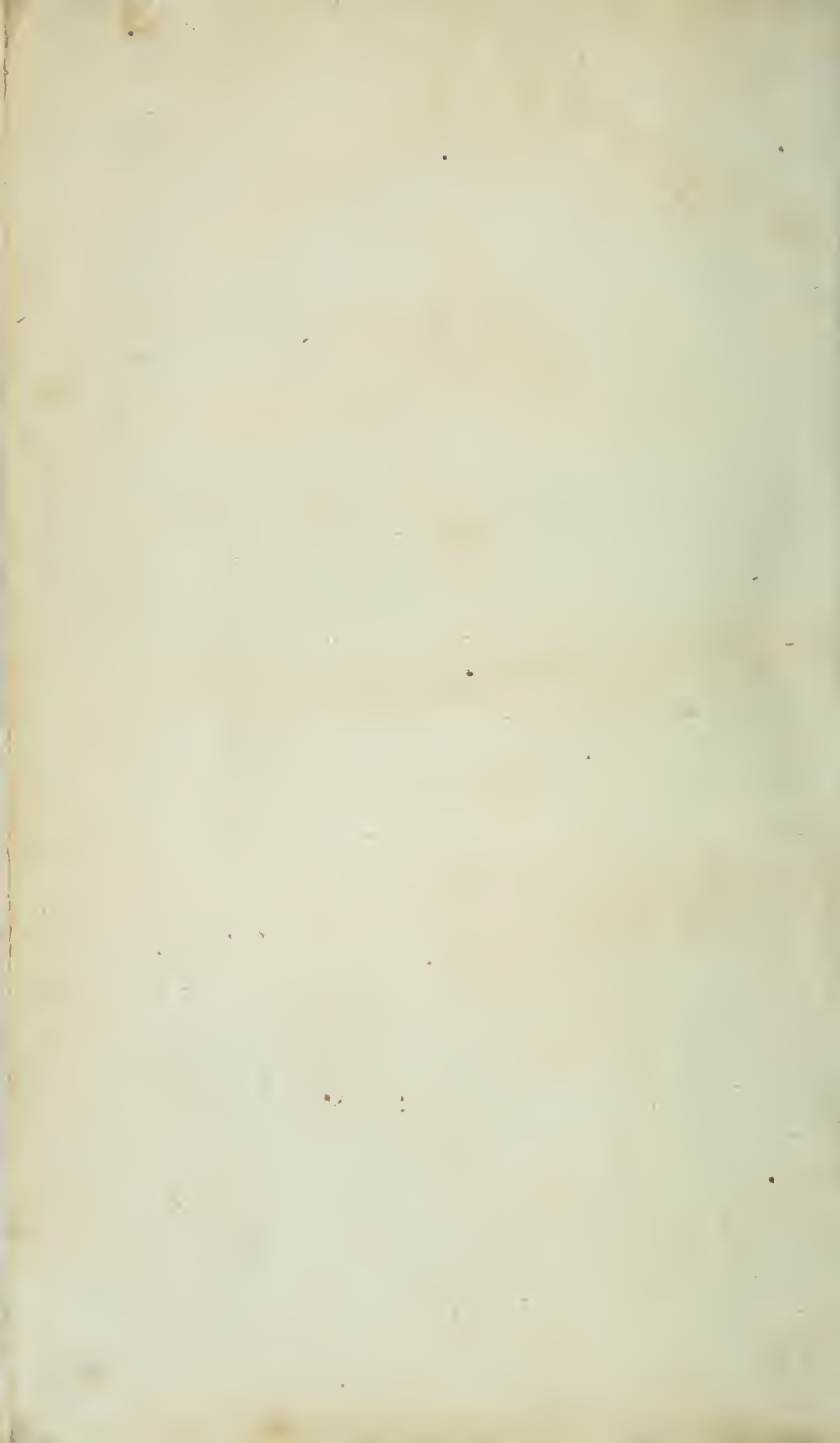
.B7

E65

V.3

(P)

THE MIDDAMS



LES ÉMIGRANS

# NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES.

---

- Une Femme à trois visages**, par Ch. Paul de Kock, 6 vol. in-8.  
**Une Existence Parisienne**, par M<sup>me</sup> de Bawr, 3 vol. in-8.  
**Les Yeux de ma tante**, par Eugène SCRIBE. 3 vol. in-8.  
**Les Exploits de Rocambole**, par PONSON DU TERRAIL. 8 vol. in-8.  
**Le Bonhomme Nock**, par A. de GONDRECOURT. 6 vol. in-8.  
**Le Vagabond**, par L. ENAULT et L. JUDICIS. 4 vol. in-8.  
**Les Ruines de Paris**, par Charles MONSELET. 4 vol. in-8.  
**Les Viveurs de Province**, par Xavier de MONTEPIN. 6 vol. in-8.  
**Les Coureurs d'Amourettes**, par Maximilien PERRIN. 3 vol. in-8.  
**La dame au gant noir**, par PONSON DU TERRAIL. 8 vol. in-8.  
**Les Émigrants**, par Elie BERTHET. 5 vol. in-8.  
**Les Cheveux de la reine**, par madame la comtesse DASH 3 vol. in-8.  
**La Rose Blanche**, par Auguste MAQUET, 3 vol. in-8.  
**La Maison Rose**, par Xavier de MONTEPIN, 6 vol. in-8.  
**Le club des Valets de Cœur**, par PONSON DU TERRAIL, 8 vol. in-8.  
**Monsieur Cherami**, par Ch. PAUL DE KOCK, 5 vol. in-8.  
**L'Envers et l'Endroit**, par Auguste MAQUET. 4 vol. in-8.  
**Les Drames de Paris**, par PONSON DU TERRAIL, 9 vol. in-8.  
**Le Prix du sang**, par A. DE GONDRECOURT. 5 vol. in-8.  
**Nena-Sahib**, par Clémence ROBERT. 3 vol. in-8.  
**La Reine de Paris**, par Théodore ANNE. 3 vol. in-8.  
**Un ami de ma femme**, par Maximilien PERRIN. 3 vol. in-8.  
**La Maison mystériense**, par mad. la comtesse DASH. 4 vol. in-8.  
**Le Bossu**, aventures de cape et d'épée, par Paul FÉVAL. 5 vol. in-8.  
**La Bête du Gévaudan**, par Elie BERTHET. 5 vol. in-8.  
**Les Spadassins de l'Opéra**, par PONSON DU TERRAIL. 8 vol. in-8.  
**Le Filleul d'Amadis**, par Eugène SCRIBE. 3 vol. in-8.  
**La Louve**, par Paul FÉVAL. 6 vol. in-8.  
**Les Folles d'un grand Seigneur**, par Ch. MONSELET 4 v. in-8.  
**La Vieille Fille**, par A. DE GONDRECOURT. 4 vol. in-8.  
**Le Masque d'Acier**, par Théodore ANNE. 4 vol. in-8.  
**Le Juif de Gand**, par Constant GUÉROULT, auteur de *Roquevert l'Arquebusier*. 4 vol. in-8.  
**La Princesse Russe**, par Emmanuel GONZALÈS. 2 vol. in-8.  
**La Fille Sanglante**, par Charles RABOU. 4 vol. in-8.  
**La Belle Provençale**, par le vicomte PONSON DU TERRAIL. 6 v. in-8.  
**Dettes de Cœur**, par Auguste MAQUET. 2 vol. in-8.  
**Le Tigre de Tanger**, par Paul DUPLESSIS, et A. Longin. 5 v. in-8.  
**Le Médecin des Voleurs**, par Henry de Kock. 4 vol. in-8.  
**La Tour Saint-Jacques**, par Clémence ROBERT. 4 vol. in-8.  
**L'Homme de Fer**, par Paul FÉVAL. 5 vol. in-8.  
**Les Chevaliers errants**, par FÉRÉ et ST-YVES. 4 vol. in-8.  
**Le Guetteur de Cordouan**, par Paul FOUCHER. 3 vol in-8.  
**Les Petits Bourgeois**, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.  
**Le Pêcheur de Naples**, par Eugène DE MIRECOURT, 4 vol. in-8.  
**Le vicomte de Chateaubrun**, par Gabriel FERRY. 2 vol. in-8.  
**La Famille Beauvisage**, par H. DE BALZAC. 4 vol. in-8.  
**Le Château de la Renardière**, par Marie AYCARD. 4 vol. in-8.

Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis.

LES

# ÉMIGRANS

PAR

ÉLIE BERTHET

auteur de

La Bête du Gévaudan, les Catacombes de Paris, la Tombe Isoire, le Garde chasse,  
le Garçon de Banque, la Marquise de Norville, etc., etc.

TRANSPORTS MARITIMES

F. J. BERTHET  
BORDEAUX

III

TIMBRES-POSTE  
RUE  
B

CABINET DE LECTURE.

Librairie ancienne et moderne

E. DESBOIS & FILS

Rue Huquerie. 70 - BORDEAUX

PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LES

# VIVEURS DE PROVINCE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Tout le monde connaît *les Viveurs de Paris*, l'un des livres les plus populaires et les plus célèbres de notre époque, l'un de ces romans dont le succès a marqué la place à côté des *Mystères de Paris*, des *Mousquetaires* et des *Parents pauvres*. L'auteur de ce chef-d'œuvre nous donne aujourd'hui la suite, ou plutôt la cent-partie de cette magnifique étude des mœurs parisiennes. Après avoir photographié les tableaux changeants et pittoresques de la grande ville, après avoir mis sous les yeux de ses innombrables lecteurs les drames et les scandales de la reine du monde il va nous initier aux émotions et aux mystères de cette vie de province, bizarre et peu connue, même des provinciaux.

Jamais la plume de l'écrivain, si fécond et si aimé du public, ne s'est montrée mieux inspirée. Tour à tour dramatique, touchante et comique, elle raconte avec un art infini, avec une habileté merveilleuse, les péripéties multiples d'une histoire vraie et terrible, pleine d'intérêt et d'émotion.

Nous croyons pouvoir prédire un succès immense et mérité aux *Viveurs de province*, cet indispensable complément des *Viveurs de Paris*.

---

## LES ÉMIGRANTS

PAR

ÉLIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'une de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chasseurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.



CHAPITRE PREMIER.



Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa

La fromagerie du ballon Vert (Suite).

Schmidt attendait de son message un tout autre résultat, et une vive contrariété se peignit sur son visage. Il reprit, en baissant encore la voix :

— Vous êtes le maître, monsieur Reber ; cependant permettez-moi de vous mettre en garde contre les belles promesses et les paroles dorées de M. Hermann ; on dit qu'il n'est pas franc, et...

— Comment, Schmidt, osez-vous répéter de pareilles calomnies ? La conduite d'Hermann envers nous, ces derniers temps, n'a-t-elle pas été droite et généreuse ?... Laissons cela ; votre crainte de nous voir partir égare votre jugement ; elle vous rend injuste, et je ne dois pas vous écouter.

Ces paroles furent prononcées d'un ton sévère, le pauvre Schmidt se tut et soupira.

Ils atteignirent bientôt le châlet, où tout le monde était maintenant sur pied. Les pâtres trayaient les vaches dans l'étable, avant de les conduire au pâturage, et les fromagers transvasaient déjà le lait dans leur énorme chaudière. Burgwillers, en reconnaissant le courtier, manifesta une grande joie.

— Soyez le bienvenu, monsieur Her-

mann, s'écria-t-il ; je songeais à descendre à l'Arche aujourd'hui pour aller vous chercher. Je suis si impatient de conclure notre marché, afin de m'occuper de mes préparatifs de départ...

— Je ne vous ai pas oublié non plus, monsieur Burgwillers, répliqua Hermann avec impatience, en tirant de la poche de son pardessus une énorme liasse de papiers qu'il jeta sur la table, et en voici la preuve... Mais, pour Dieu ! vous et les autres, n'aurez-vous pas pitié de moi ? Je suis brisé de fatigue, trempé.

mourant de froid et de faim ; ne peut-on attendre, pour me parler d'affaires, que je sois en état d'écouter, de comprendre et de voir ?

En même temps il prit place sur un siège devant le feu, de l'air d'un homme qui se sait nécessaire et qui croit pouvoir se mettre à l'aise.

Deux heures après, Hermann, réconforté par le repos et par un déjeuner aussi délicat que le châlet avait pu le fournir, avait retrouvé sa bonne hu-

meur. Il était installé devant une table sur laquelle se trouvaient de nombreux papiers et tout ce qu'il fallait pour écrire; il parlait avec sa faconde habituelle à Reber et au marquard Burgwillers, qui l'écoutaient bouche bée. Tous les gens de service avaient été congédiés; il n'y avait plus là que le pauvre Schmidt, qui, assis à l'écart devant le feu, ne perdait pas un mot de la conversation.

Burgwillers, ne sachant pas écrire, venait d'apposer une croix au bas d'un



acte provisoire présenté par Hermann, en attendant qu'un notaire eût donné une forme plus authentique à leurs conventions. Ceci réglé à la satisfaction mutuelle, Hermann se tourna vers le fermier :

— A votre tour, monsieur Reber, lui dit-il; on a cherché jadis à vous inspirer de fâcheuses préventions contre moi: vous allez juger si elles sont méritées...

Reber voulut protester; le courtier l'arrêta par un geste d'indifférence.

— Bah ! venons au fait, reprit-il, car les faits et les chiffres ont seuls de la valeur. Vous vous souvenez des propositions que je vous adressai il y a quelques semaines ; j'étais disposé à rembourser au juif Nathan les dix mille francs dont vous lui êtes redevable, et à vous payer de plus une somme de cinq mille francs que vous emploieriez à acquérir une propriété en Amérique. Depuis ce temps, il y a eu des frais de poursuite considérables qui devraient retomber à votre charge, mais je n'y regarderai pas de si près avec un ami. Je consens encore à désintéresser vos

créanciers et à vous compter intégralement la somme convenue, à la condition que je serai mis en possession de votre propriété dans le plus bref délai : voyons, cela vous plaît-il, oui ou non ?

Il y avait vraiment dans cette offre une grande apparence de générosité. On verra plus tard que monsieur Hermann n'y mettait pas beaucoup du sien, et qu'il eût pu, sans risques personnels, se montrer plus libéral ; mais le fermier, qui ignorait le fond des choses, se répandit en paroles de gratitude. Her-

mann interrompit encore l'expression un peu verbeuse de cette reconnaissance :

— Vous acceptez, il suffit, reprit-il; alors vous allez partir sans retard pour le Havre, où vous vous embarquerez pour l'Amérique?

— Sans doute, monsieur Hermann; cependant la difficulté de voyager sur mer avec trois pauvres femmes, dont une vieille en enfance, me donne de grandes inquiétudes, je l'avoue.

— Le voyage, comme je l'ai dit cent fois, est la chose du monde la plus simple, la plus facile; notre maison s'engage à vous transporter jusqu'à New-York à peu de frais. Par exemple, de New-York au lieu de votre résidence, ce sera votre affaire; mais les communications là-bas sont si faciles, si peu dispendieuses, que ce n'est pas la peine d'en parler... Ainsi donc, c'est entendu; vous émigrez, comme Burgwillers que voici, comme le père Laurent, et une foule d'autres gens du pays qui s'ennuient de traîner ici la misère. Maintenant, il vous faut une belle propriété,

qui, fécondée par votre travail et votre activité, acquière bientôt une valeur immense ; et nous allons vous choisir, dans nos concessions du Kansas, un sol fertile où vous pourrez vous établir et vivre en paix.

En même temps il étala sur la table une carte, faite en apparence avec beaucoup de soin et enluminée des plus riches couleurs, qui représentait les territoires en question ; malheureusement les indications et les légendes étant en anglais n'apprenaient pas grand' ;

chose aux honnêtes paysans alsaciens qui désiraient l'étudier. Reber dit timidement :

— Songez-y, monsieur Hermann, sur les cinq mille francs que vous vous engagez à me compter, il ne me restera pas beaucoup d'argent, notre voyage payé, pour l'acquisition d'une propriété.

— Bon ! n'avez-vous pas vu comment j'ai traité avec ce brave Burgwillers ? Nous pouvons donner la plupart de ces

terres au prix d'un dollar l'acre ou l'arpent, environ deux dollars l'hectare; ainsi, pour deux cents dollars, un peu plus de mille francs, vous pouvez choisir dès à présent une propriété de cent hectares, c'est-à-dire un terrain aussi vaste que la vallée de l'Arche tout entière.

— C'est à n'y pas croire, dit Reber en ouvrant de grands yeux; et pour cette somme de mille francs je serai bien et dûment propriétaire de cet immense domaine?



— Propriétaire aussi légitime et aussi sûr que vous l'étiez des trois ou quatre misérables champs dont vous allez me faire la cession tout-à-l'heure.... Quant aux droits que je peux avoir de vendre ces terrains, vous verrez par mes pouvoirs, déposés chez M. Marais, le notaire de l'Arche, que je suis pleinement autorisé à conclure des marchés, et que la maison archi-millionnaire William Bell et C<sup>o</sup> les confirme d'avance. Ainsi donc, ayez l'esprit en repos; toutes garanties vous seront données, et vous pouvez choisir dans les lot sencore disponibles

ceux qui seront le mieux à votre convenance.

— Cent hectares! répétait Reber ébloui; de ceci former quatre ou cinq grandes fermes... et j'avais seulement ici quelques arpens d'un sol ingrat!

Il commençait à s'exalter; ses yeux brillaient. On sait avec quelle ardeur le cultivateur aspire à la possession du sol; cette passion est aussi puissante chez lui que celle de l'avare pour l'argent.

celle de l'ivrogne pour les boissons alcooliques, celle de l'ambitieux pour les honneurs. Reber se voyait déjà grand propriétaire, et sa tête se montait.

Il se mit à examiner avec attention le plan étalé sous ses yeux ; mais comme les compartiments versicolores et les légendes en langue étrangère qui couvraient la carte ne lui apprenaient pas grand'chose, il appela Schmidt pour le consulter. Le pauvre maître d'école vint lentement.

— Si vous voulez me permettre de

vous conseiller, monsieur Reber, reprit Hermann, en désignant du doigt un point de la carte, vous choisirez votre lot de ce côté. Cette couleur fauve vous indique des terrains à céréales de première qualité. On s'arrangerait pour vous donner aussi quelques acres de cette forêt que vous voyez à gauche, et où vous auriez en abondance du bois pour vos constructions, vos palissades et votre chauffage. Vous vous trouveriez là au bord de la rivière Jaune, qui est un des affluents de l'Arkansas; et qui sait s'il ne vous conviendrait pas d'établir plus tard une usine, un moulin,

une scierie, sur ce cours d'eau? Enfin vous pourriez construire votre maison d'habitation sur cette colline, où elle serait à l'abri des inondations. Vous auriez pour voisin Burgwillers, qui vient de m'acheter quatre cents acres de ces terrains désignés prairies... Il n'a pas voulu d'autres terrains, ajouta Hermann avec un singulier sourire. Il ne songe pas à défricher, lui; pourvu qu'il y ait dans son lot de hautes herbes et des bisons ou bœuf sauvages, c'est tout ce qu'il demande; n'est-il pas vrai, Burgwillers?

— Et il y en a, monsieur Hermann?  
dit le marquard avec inquiétude, vous  
ne m'avez pas trompé, je pense?

— Des herbes hautes comme votre  
chalet, des bisons deux fois plus gros  
que la plus grosse de vos vaches, je vous  
le garantis.

— A la bonne heure, et avec cela on  
verra ce que pourra faire un marquard  
des Vosges!

Le courtier réprima un nouveau sou-

rire, et il poursuivit en s'adressant à Reber :

— Vous remarquerez aussi que votre domaine se trouvera seulement à dix ou douze milles, c'est-à-dire à trois ou quatre lieues environ de la ville, et ce n'est pas un mince avantage, car vous aurez ainsi un débouché facile pour vos denrées.

— Fort bien; mon usine, ma maison, mes terres à blé seraient ainsi à portée de la ville, dit Reber profondément absorbé.

— Il y a donc une ville sur votre territoire, monsieur Hermann ? demanda Schmidt.

— La ville de Stokton, répondit Hermann avec aplomb.

— Je ne la connais pas.

— Je le crois bien ; elle est de fondation trop récente pour se trouver dans vos livres de géographie. Vous pouvez pourtant en voir le plan sur ce coin de



la carte... Voici le temple ou l'église, voici la bourse, voici la salle de spectacle ; et puis la rue Washington, la rue Lafayette, sans compter toutes ces rues indiquées seulement et qui attendent un nom ; chaque colon sera libre de leur donner le sien.

—Et cette ville a-t-elle une nombreuse population, monsieur Hermann? demanda Schmidt.

—Je.. je pense que oui...A vrai dire, on ne s'inquiète guère de la population

là-bas; les habitants viennent en foule dès qu'on les appelle sur un point du territoire. La place où se trouve Chicago, aujourd'hui une des plus belles villes de l'Union, offrait l'aspect d'un véritable désert il y a moins de dix ans; il n'y avait ni une maison, ni un habitant; mais l'Amérique est le pays des miracles. Or, Stockton a bien plus d'avenir que Chicago, et d'ici à peu d'années peut-être deviendra-t-elle la capitale de tout le Kansas,

— Et le Kansas lui-même, où est-il situé, monsieur Hermann?

— Assez loin dans l'ouest naturellement ; il serait impossible de donner des terrains à ce prix-là sur le littoral de l'Atlantique..Mais peut-on savoir en quoi tous ces détails intéressent monsieur Schmidt?

— Excusez ma curiosité, répliqua le maître d'école ; je ne vous adresserai plus qu'une question : ce nom de *Paw-nies*, que je vois tracé sur votre carte, n'est-il pas le nom d'une tribu de sauvages ?

— En effet.

— Et ne craignez-vous pas que ces sauvages ne soient de mauvais voisins pour les colons ?

— Fi donc ! vous aurez lu quelque roman de Fenimore Cooper , maître Schmidt, et vous partagez le préjugé que l'on conserve en France contre ces pauvres Peaux-Rouges. Ils ne sont pas aussi féroces qu'on le dit, et la civilisation les a singulièrement changés... Mais est-ce fini ? poursuivit Hermann avec impatience. Burgwillers, que voici, ne m'a pas adressé le quart de ces ques-

tions pour m'acheter quatre cents acres de terre!

— Je vous prie encore une fois de m'excuser, monsieur Hermann, répliqua Schmidt humblement en regagnant sa place.

Cependant il jeta un regard oblique vers le fermier, pour s'assurer si ses observations n'avaient pas éveillé quelque défiance chez Reber; celui-ci, plongée dans ses rêveries ambitieuses, n'avait

même pas écouté la conversation précédente.

— Eh bien ! dit Hermann après une courte pause, êtes-vous décidé ? Je ne suis pas embarrassé des terrains que je vous propose, je vous en avertis.

— Je les prends ! s'écria le fermier réveillé comme en sursaut ; je les prends, et j'espère que ma fortune est faite !

— Moi je n'ai aucun doute sur ce

point, répliqua froidement Hermann.

Il inscrivit au crayon, sur le plan même ; *Deux cents acres à Reber* ; puis il tira de sa poche un papier imprimé qu'il fit signer au fermier , après l'avoir signé lui-même.

— Nous allons nous hâter de remplir les autres formalités, poursuivit il ; car votre situation peut devenir plus critique d'un moment à l'autre et nous susciter de nouveaux embarras. D'ailleurs, notre navire la *Jenny* appareillera dans dix

jours, et il faut que nous soyons tous au Havre à cette époque. Je dis *nous*, car je dois aussi me rendre immédiatement en Amérique. Nous n'avons donc pas une minute à perdre; maintenant que je suis délassé, je vais retourner à l'Arche et prier Marais de préparer les actes sur le champ. Rien ne s'opposera, j'espère, monsieur Reber, à ce que vous descendiez au village ce soir, à la chute du jour, pour les ratifier. Avec quelques précautions, il vous sera facile d'éviter les regards des gens du pays. Si vous y consentez, je me charge de prévenir vos filles.



— Très-volontiers, mon cher Hermann; prévenez ces pauvres petites; j'ai une grande impatience de les voir. Elles ont tant souffert! peut-être vais-je enfin leur procurer d'heureux jours!

— Et pourquoi non, voisin? reprit Burgwillers; et puis, nous allons être riches, pourquoi ne serions-nous pas bons amis là-bas comme ici?

— Comme vous dites, Burgwillers. nos terres se touchent, et nous pourrons nous réunir tantôt chez l'un tantôt chez

l'autre .. Je m'arrangerai pour que mon garde-manger soit toujours bien garni, et ma cave aussi, voisin.

— Et si les bestiaux vous manquent, ami Reber, je me chargerai de vous fournir le lait, le beurre et le fromage... Vos jolies demoiselles ne dédaignent pas trop une bonne crème, je pense?

— Je crois bien... et nous irons tous les dimanches à la ville pour nous divertir. . Nos moyens nous permettront de

nous donner quelques petites douceurs,  
n'est-ce pas, Burgwillers?

— Certes, et je ne me rendrai à Stock-  
ton qu'en char-à-bancs.

— Et moi, j'aurai un cabriolet pour  
y conduire mes petites.

— Ma maison aura un jardin qui sera  
toujours plein de fleurs, avec des ruches  
à miel.

— Et moi, du diable si je ne songe pas à me faire construire une habitation aussi grande qu'un château... Oui, oui, nous serons bien heureux, Burgwil-  
lers!

— Comme des rois, Reber.

Et ils se serrèrent la main avec effusion, sans remarquer le sourire ironique qui se jouait toujours sur les lèvres d'Hermann.

Le courtier venait de rassembler ses paperasses et se préparait à retourner au bourg; Schmidt, qui était demeuré à l'écart pendant que les deux nouveaux colons construisaient des châteaux en Amérique, se rapprocha vivement de lui.

— Monsieur Hermann, je vous en conjure, dit-il en joignant les mains, donnez-moi le moyen d'aller en Amérique avec M. Reber et... les autres.

— Ah! ah! mon garçon, demanda le

courtier en ricanant, vous avez donc aussi votre petit grain d'ambition ? C'était bien la peine de faire tant le difficile !

— Ce n'est pas cela, répliqua Schmidt. Peut-être ma mauvaise chance me poursuivra-t-elle là-bas comme ici ; mais je ne saurais quitter M. Reber, et j'ai dans l'idée que je pourrais encore lui rendre service à lui et aux siens... Emmenez-moi, je vous supplie.

— Et que diable voulez-vous que l'on

fasse de vous? vous n'avez même pas de quoi payer le voyage. A supposer que je fusse assez sot pour vous avancer le prix de votre passage, on refuserait, à New-York, de vous recevoir, et vous seriez obligé de revenir plus misérable que vous ne seriez parti.

— J'ai un état, pourtant, répliqua Schmidt. Vous avez dit, je crois, que l'on recevait sans exiger d'eux aucun pécule les ouvriers qui pouvaient exercer un métier... est-ce qu'on ne porte pas de sabots en Amérique?

Hermann partit d'un éclat de rire.

— Ma foi ! je l'ignore, répliqua-t-il ; on n'en porte pas à New-York ; mais peut-être que dans l'ouest... Allons ! ne songez pas à cela, c'est une folie !

— Mais je sais aussi sculpter de petites figures que l'on trouve assez jolies ; et je sais travailler le bois de bien des manières.

— Vous auriez plus de chances de



réussir là-bas si vous saviez pêcher la morue et saler le hareng; ces Yankees sont positifs en diable... C'est une folie, vous dis-je, et il n'y faut plus penser.

Reber fut touché du désespoir qui se peignait sur l'honnête figure du maître d'école.

— Hermann, dit-il, un jeune homme instruit, tel que Schmidt, pourrait m'être d'une grande utilité sur mes domaines pour tenir mes comptes et surveiller

les travailleurs; et s'il n'en devait pas coûter cher pour l'emmener avec moi...

— Allons donc, Reber, vous n'avez pas déjà trop pour vous-même, et, si vous m'en croyez, vous vous contenterez de vos propres charges... Mais nous devrions être partis déjà... Adieu, messieurs; à ce soir, chez le notaire Marais... Venez-vous, Schmidt?

— Je vous suis, dit le pauvre garçon.

Et il murmura à part, en s'essuyant les yeux :

— Quand je devrais vendre mon  
âme au démon, il faut que je parte avec  
eux.

## CHAPITRE DEUXIÈME.





## La maison natale.

C'était une de ces matinées pluvieuses qui, au milieu même de l'été, rappellent les mauvais jours d'hiver. Des nuages bas, épais et lourds, avaient envahi la

ciel au-dessus du bourg de l'Arche, et restreignaient considérablement l'horizon. Les montagnes éloignées étaient devenues invisibles, les cimes les plus rapprochées n'apparaissaient que vaguement dans la brume. Par moments, des *grains* passagers arrivaient avec leur cortège ordinaire de pluie tourbillonnante et de vent, laissant après eux le sol parsemé de flaques d'eau et le paysage brillant comme un tableau fraîchement verni. Mais ces ondées rapides ne nettoyaient pas l'atmosphère ; toujours des nuages noirs succédaient aux nuages, et ce jour [terne, irrégulier, blafard, eût



inspiré de la mélancolie aux plus heureux et aux plus gais.

Or, la population de la vallée de l'Arche et des vallées environnantes n'était rien moins que gaie en ce moment. L'heure du départ était venue pour les nombreux émigrants qu'Hermann avait recrutés dans le pays. Dès les premières lueurs du jour, on avait vu de ces humbles voyageurs, les uns isolés et à pied, les autres par groupes ou par familles, à cheval ou en voiture, traverser la vallée, et se diriger vers la ville voisine où ils devaient prendre le chemin de fer.

Des hommes, des femmes, des enfants couraient dans les rues du village pour aller embrasser encore une fois des parents, des amis, et leur dire un dernier adieu. Les cabarets regorgeaient de monde, et certains émigrants, comme les conscrits, s'efforçaient de s'étourdir en buvant et en faisant grand bruit. C'étaient des embrassades, des poignées de main, des protestations à n'en plus finir, sur la voie publique et dans les maisons. Là, on se lamentait; plus loin, on riait et on chantait; mais les chants et les rires avaient quelque chose de forcé qui serrait le cœur.

Devant l'habitation de Reber, qui était, nous le savons, un peu écartée du village, stationnait un chariot que l'on était en train de charger de bagages ; mais là tout se faisait sans bruit, avec cette tristesse morne que justifiaient les circonstances. Aucun voisin n'avait offert ses services, aucun ami n'accourait pour prendre congé. Reber arrangeait les paquets dans la charrette, couverte de toile cirée et attelée de deux vieux chevaux de grandeur inégale ; il n'était aidé dans cette besogne que par son valet Philippe, chargé de garder la maison, sous la surveillance du notaire Marais, en atten-

dant qu'Hermann, le nouveau propriétaire, en eût disposé. Par la fenêtre ouverte on apercevait Julia et Kretle, habillées déjà pour le voyage, toutes deux pâles, abattues, le visage baigné de larmes, tandis que la grand'mère, inquiète de la perturbation apportée à ses habitudes, rôdait autour d'elles en grommelant.

On entendit le bruit des pas d'un cheval qui arpentait la grande rue de l'Arche, et bientôt une voix haute et fière sembla gourmander plusieurs person-

nes. C'était Hermann, qui parcourait le village de l'air d'un général passant la revue de ses troupes. Bientôt il parut lui-même. Il était parfaitement monté et confortablement équipé. Une casquette de forme anglaise était posée sur son oreille ; enveloppé d'un mackintosh qui laissait voir des bottes dignes d'un jockey de New-Market, il fumait négligemment un cigare. Il s'arrêta devant la maison, et, sans même descendre de cheval, il cria d'un ton d'impatience :

— Comment! papa Reber, pas encore

parti?... Songez qu'il vous faut être à la ville pour le convoi de six heures du soir, et vos chevaux ne semblent pas des meilleurs. Demain à Paris, après-demain au Havre, voilà la consignant pis pour les retardataires ! ils seront mal placés à bord de la *Jenny*, ou ils ne partiront pas.

Au son de cette voix, les deux jeunes filles s'empressèrent d'essuyer leurs yeux et de mettre la tête à la fenêtre ; mais ni l'une ni l'autre ne put prononcer un mot ; elles se contentèrent de sa-

luer Hermann d'un signe amical. Reber, qui, déjà revêtu de sa blouse de voyage, travaillait au fond de la voiture, souleva un coin de la toile cirée et dit d'une voix éteinte :

— Nous serons prêts dans un instant, monsieur Hermann, le temps d'installer ces pauvres femmes le mieux possible... C'est un rude et long voyage que nous allons entreprendre, voyez-vous ! et maintenant qu'il n'y a plus à s'en dédire, le diable m'emporte si je ne me repens pas de vous avoir écouté !

— Voilà des réflexions qui viennent un peu tard, monsieur Reber; d'ailleurs il me semble que vous n'aviez guère la faculté d'agir autrement... Mais allons! poursuit le courtier d'un ton léger, il faut prendre son parti en brave, et tout ira bien.

— Que Dieu vous entende! Cependant, au moment de quitter cette pauvre maison, j'ai le cœur serré comme si j'allais être frappé de nouveaux malheurs... Enfin, vous avez raison, il faut en prendre son parti et espérer dans la



bonté de Dieu... Ne vous inquiétez pas de notre retard ; nous serons à la ville presque aussitôt que vous, car vous y allez aussi sans doute ?

— En effet, répliqua Hermann avec suffisance ; je veille sur mes émigrants comme le pasteur sur son troupeau, ou plutôt comme un père sur ses enfants, et je me séparerai d'eux le plus tard possible... Toutefois, je ne peux voyager avec vous, et nous ne nous retrouverons qu'au Havre, où je compte vous recommander au capitaine de la

*Jenny*.... En attendant, continua-t-il en adressant à Kretle et à Julia un salut familial, j'espère que ces aimables demoiselles ne se désoleront pas trop de quitter ce vilain pays ; je leur prédis de nombreux admirateurs en Amérique et des maris millionnaires.

— Souhaitez-leur de la santé, du courage et de la tranquillité d'esprit, répliqua le fermier avec mélancolie, cela vaudra mieux peut-être... Au revoir donc, Hermann ; nous nous retrouverons au Havre, comme vous dites...

Mais, un mot encore, ajouta-t-il d'un ton mystérieux en baissant la voix, avez-vous des nouvelles de... de Molsheim ?

— De mauvaises, répliqua le courtier de même, et vous faites prudemment de partir.

— Quoi donc ! l'état du jeune homme aurait-il empiré ?

— Pas précisément ; mais le père est toujours monté contre vous, et, d'après

tout ce qui me revient, vous agissez sagement en changeant d'air au plus vite.

En même temps, Hermann toucha sa casquette, et partit au galop en sifflotant.

Bientôt les préparatifs de Reber furent achevés ; les paquets et les bagages remplissaient la partie postérieure de la voiture, tandis que deux banquettes, placés sur le devant, étaient destinées à recevoir les voyageuses. Le fermier

mit pied à terre, et rentra dans la salle du poêle où se trouvaient ses filles et sa belle-mère.

Les deux sœurs étaient vêtues uniformément de robes de laine de couleur sombre, et coiffées de chapeaux de paille d'une extrême simplicité. La tristesse empreinte sur leurs traits gracieux ajoutait une poésie nouvelle à toute leur personne. Madame Dietrich elle-même avait été habillée, aussi convenablement que possible pour le voyage; elle avait sur la tête une capote de soie verte bien

ouatée, ouvrage de Kretle et de Julia : un grand voile vert protégeait sa vue contre la lumière trop vive. Sur le dos d'une chaise, on avait disposé les petites mantes des jeunes filles et un châle épais destiné à la grand'mère, de manière à ce que les voyageuses pussent obéir instantanément à l'appel du chef de famille.

Ce signal qu'on attendait, Reber se présenta sur le seuil de la porte dans l'intention de le donner ; mais quand le pauvre fermier eut promené son regard

dans cette pièce familière, où il avait passé de si heureux jours, et qu'il ne devait plus revoir, quand surtout ce regard se fut arrêté sur le groupe navrant que formaient les trois femmes, la force lui manqua, les paroles expirèrent sur ses lèvres; il se laissa tomber sur un siège, et, se couvrant le visage de ses deux mains, il se mit à sangloter.

Aussitôt les jeunes filles, si accablées tout à l'heure, s'élançèrent vers lui, le prirent dans leurs bras, le couvrirent de baisers. Le malheureux père s'efforça de se calmer.

—Pardonnez-moi, chères petites, leur dit-il d'une voix brisée; vous devriez attendre de moi l'exemple du courage, et je montre une faiblesse indigne d'un homme. Je ne sais où sont allées les brillantes espérances que je caressais ces derniers jours; à présent, je n'envisage qu'avec terreur votre avenir à vous, si jeunes encore et qui avez tant souffert; l'avenir de cette vieille femme elle-même qui, malgré ses torts passés, eût dû finir paisiblement sa longue existence. Je frémis de penser à quels hasards terribles je vais exposer de pauvres créatures que Dieu m'avait confiées



pour les protéger et les rendre heureuses... Et puis, continua-t-il en étendant la main, je ne saurais quitter, sans avoir le cœur déchiré, cette humble maison qui ne m'appartient plus. C'est là que j'ai passé dix années de bonheur avec votre mère, c'est là que vous êtes nées l'une et l'autre, c'est là que ma bien-aimée Madeleine a expiré dans mes bras... Où retrouverons-nous ces pieux et chers souvenirs ?

Julia se redressa.

— Mon père, dit-elle avec émotion,  
III 5

notre dernier acte en quittant notre demeure doit être de prier pour celle qui en a fait si longtemps la joie... prions pour ma mère, cela nous portera bonheur.

— Oui ! s'écia Kretle, et du haut du ciel à son tour elle bénira notre voyage.

Il y avait au-dessus du poêle un vieux crucifix d'étain dont la croix de bois noir tranchait sur la blancheur du mur; le père et les filles vinrent se prosterner devant cette image. Seule, la vieille

grand'mère demeura debout; elle s'était toujours montrée esprit fort dans le cours de sa vie mondaine; mais ce qui l'empêchait à cette heure de se joindre à cet acte de dévotion, c'était surtout qu'elle ne le comprenait pas. Elle regardait d'un œil terne et hébété ses petites-filles et son gendre agenouillés devant la croix; ce tableau ne disait rien à son intelligence, rien à son cœur.

Pendant que le père et les filles remplissaient ce pieux devoir, quelqu'un entra doucement dans la salle, et, après avoir déposé à terre un sac assez lourd,

vint s'agenouiller derrière eux. Quand la famille se releva, fortifiée par l'espérance et la confiance en Dieu, elle reconnut Schmidt dans la personne qui venait de prier avec elle.

Le maître d'école était en grande toilette; un vieux feutre, un peu rouge, mais solide encore, avait remplacé sa petite casquette d'étudiant allemand, et il avait un pantalon de gros drap, son pantalon des jours de fête. Le sac déposé à terre paraissait contenir quelques ef-

fets de rechange et divers outils en usage pour travailler le bois.

Cette visite causa grand plaisir à Reber et à ses filles.

— Te voilà donc, mon brave garçon? dit le fermier attendri en lui tendant la main. tu viens nous dire adieu et je t'en remercie, car tu peux t'assurer qu'il n'y a pas foule... J'avais pourtant fait quelque bien dans le pays et rendu service à plus d'un; mais les malheureux n'ont point d'amis. Il m'eût été pourtant bien

pénible de partir sans te voir et de songer que, toi aussi, tu nous avais oubliés!

— J'étais sûre que M. Schmidt serait incapable d'une pareille indifférence, dit Julia.

— Et moi aussi, ajouta Kretle.

Ces paroles amicales touchèrent le bon Schmidt.

— Monsieur Reber, mesdemoiselles,

vous avez donc un peu d'affection pour moi ? demanda-t-il avec naïveté ; eh bien ! alors, je ne tarderai pas davantage à vous apprendre qu'il ne s'agit nullement d'adieux entre nous.

— Comment cela, mon garçon ?

— C'est une surprise, monsieur Reber ; je n'ai pas voulu vous dire la vérité plus tôt par crainte d'objections de votre part. En deux mots, permettez-moi de placer mon paquet sur votre char-à-bancs et de marcher à vos côtés ; je pars avec vous.

— Il n'est pas besoin de permission pour cela, Schmidt; mais sans doute tu t'arrêteras à la ville?

— Je ne m'y arrêterai pas plus que vous, monsieur Reber; j'émigre aussi, et je vous suis en Amérique.

Reber et ses enfants poussèrent des exclamations de surprise.

— Serait-il possible? demanda le fermier. Sans t'offenser, mon ami, comment t'es-tu procuré les moyens...



— Écoutez, monsieur Reber; je possédais une montre et une chaîne d'or qui provenaient de mon oncle; c'était tout ce qui me restait de lui, et, quoique j'aie passé de bien mauvais jours, je n'avais jamais voulu m'en défaire. Ce bijou unique, je l'ai vendu, et je n'aurai plus désormais de souvenir de mon pauvre oncle que dans mon cœur... L'argent que m'a donné le juif Nathan pour la montre et pour mon chétif mobilier forme une somme bien modique; mais M. Hermann la trouve suffisante pour payer mon voyage jusqu'à New-York, à la condition que je m'astreindrai à la

plus stricte économie... Heureusement, ajouta Schmidt avec une faible sourire, je ne suis pas habitué à la dépense.

— Mais quand tu seras à New-York, que feras-tu ? On est, dit-on, très-sévère aux États-Unis pour les émigrants dénués de ressources ; que deviendras-tu si l'on refuse de te recevoir ? Voyons, il en est temps encore, Schmidt, réfléchis... Que peux-tu attendre d'un pareil voyage ?

— Et que risqué-je de l'entreprendre.

monsieur Reber ? Pourquoi la misère m'effrayerait-elle en pays étranger ? Aurai-je beaucoup à regretter là-bas les champignons, les airelles et les mûres de ronces qui tant de fois ici m'ont fourni mon dîner ? Je travaillerai et je réussirai peut-être... D'ailleurs, ajoutait-il en baissant la voix, je ne saurais vivre où vous n'êtes plus ; vous et vos charmantes filles, vous êtes les seules personnes que j'aie bien aimées depuis la mort de mon père adoptif. Je m'attache à vos pas, et Dieu me fournira peut-être encore des occasions de vous être utile.

Les objections de Reber ne tinrent pas contre une détermination si bien arrêtée.

— Eh bien ! soit, mon bon Schmidt, dit-il en embrassant le maître d'école avec effusion ; viens donc avec nous, puisque rien ne peut t'en empêcher. Tu seras comme un membre de la famille, et nous partagerons avec toi le peu que nous possédons...

— Oh ! pour cela, non, monsieur Reber, entendons-nous dès à présent. Je

ne veux dans aucun cas augmenter vos charges ; je n'accepterai jamais rien qui pourrait être prélevé sur vos besoins, sur ceux de votre famille. Je suis homme, et depuis longtemps habitué aux privations ; vous m'épargnez donc l'humiliation d'une offre... Seulement, vous me permettez bien de rester près de vous, de vous rendre, à vous et à ces chères demoiselles, tous les soins, tous les services que l'on peut recevoir d'un ami ?

— C'est-à-dire que nous serons tou-

jours tes obligés, Schmidt, et que tu ne voudras jamais être le nôtre? Mais ce n'est pas le moment de traiter de pareilles matières... Eh! bien soit, mon brave garçon; j'éprouverai une grande satisfaction d'avoir près de moi un homme de bon sens et de cœur, capable de m'aider à remplir ma pénible tâche.

— Comptez sur moi, Reber; comptez-y à la vie et la mort.

— Vous le voyez, mon père, dit Julia,

Dieu exauce déjà nos prières ; au moment où le courage nous manquait, il nous envoie un ami sûr et dévoué pour partager avec nous la bonne et la mauvaise fortune.

— Qu'il soit donc le bienvenu, dit Kretle ; nous l'aimerons comme un frère.

— Comme un frère, mademoiselle ? répéta le maître d'école en lui adressant un regard humide.

— Pas autrement, Schmidt, répondit la

jeune fille avec résolution. A mon tour je veux m'expliquer dès à présent avec vous, en présence de mon père et de Julia. Ne vous faites aucune illusion sur mes sentiments : je suis fermement décidée à ne me marier jamais, et vos sollicitations à cet égard seraient une offense pour moi. Bannissez toute arrière-pensée, afin que je m'abandonne avec confiance à l'estime et à l'affection que vous m'inspirez... Voici ma main, c'est celle d'une sœur... voulez-vous la prendre?

Schmidt saisit cette main qu'on lui



tendait et la pressa contre ses lèvres.

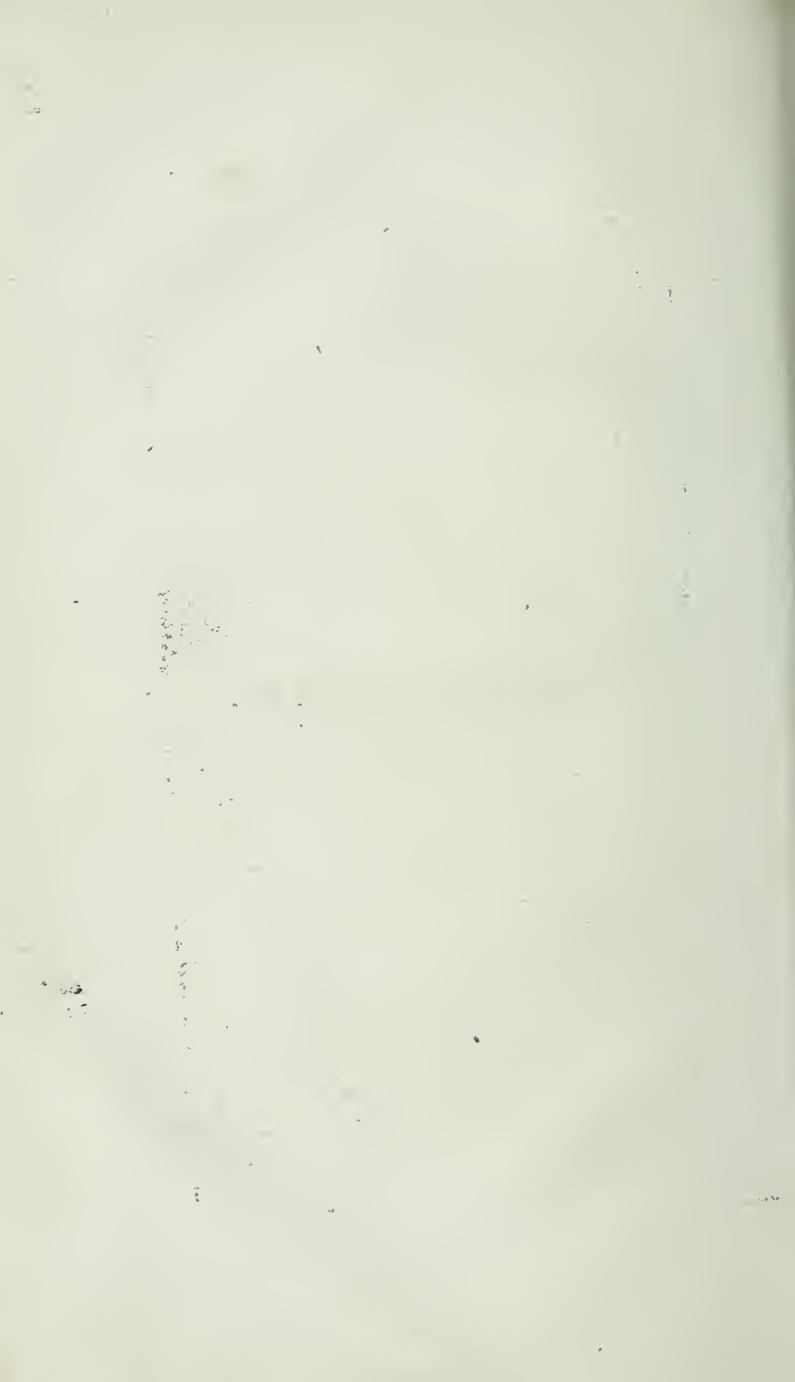
— J'accepte, Kretle," répliqua-t-il en soupirant; je suis prêt à vous faire tous les sacrifices... Je remplirai auprès de vous, comme auprès de Julia, les devoirs d'un frère, et s'il subsiste dans mon cœur un sentiment plus tendre, je vous le cacherais soigneusement, je vous le promets.

— N'en parlons plus, interrompit brusquement Reber; ces sensibleries sont hors de saison... Allons, Schmidt, em-

brasse tes deux sœurs, puisque sœurs il y a, et mettons-nous en route; il est temps.

Le jeune homme obéit gauchement. Sa présence avait fait diversion aux douloureuses impressions de toute la famille; Reber et ses filles se sentaient assez forts maintenant pour accomplir la dernière et la plus poignante épreuve. Mais, au moment de sortir, on rencontra une énergique résistance où l'on ne l'attendait pas.

**CHAPITRE TROISIÈME.**



### III

#### La maison natale (*Suite*).

Kretle et Julia venaient de mettre leurs mantes, puis elles avaient enveloppé la grand'mère dans son châle de voyage. La vieille femme, depuis quel-

ques instants, donnait certains signes d'intelligence; elle regardait autour d'elle d'un air effaré; elle écoutait la conversation, et de temps en temps elle passait la main sur son front. Évidemment, son esprit, surexcité par les circonstances, était dans un de ces accès de demi-lucidité où elle avait conscience des événements réels. Elle s'était laissé patiemment arranger par ses petites-filles; mais quand elles voulurent la prendre chacune par un bras afin de la soutenir jusqu'à la voiture, elle les repoussa énergiquement.

— Où voulez-vous me conduire? demanda-t-elle; le temps est noir, il fait froid, il pleut... je ne sortirai pas.

— Grand'maman, répondit Julia doucement, nous allons tous partir; nous ne pouvons vous laisser seule ici.

— Nous reviendrons bientôt, grand'maman, ajouta Kretle d'un ton cajoleur; le temps de rendre visite à des dames du voisinage.

— Vous me trompez, répliqua la

vieille femme avec dureté. Croyez-vous que je ne sache pas de quoi il s'agit? Vous partez pour un voyage lointain et vous voulez m'emmener avec vous. Mais je suis ma maîtresse, peut-être! Je n'irai pas... Allons! que l'on m'ôte ce châle et ce chapeau, et que l'on me reconduise à ma chambre; je ne veux pas sortir.

Les deux sœurs ne savaient quel moyen employer pour vaincre cette obstination; leur père intervint avec sa brusquerie habituelle :



— Pas d'enfantillages, maman Dietrich, lui dit-il. Puisque vous paraissez, pour le moment, être en état de me comprendre, sachez qu'il vous faut absolument partir avec nous; rien ici ne nous appartient plus, et si nous tardions à quitter cette maison, on viendrait nous en chasser... Peut-être, si vous aviez voulu, ne serions-nous pas si misérables; mais il n'est plus temps de vous adresser des reproches. Venez donc; malgré vos torts, nous ne manquerons pas à nos devoirs envers vous, et tant qu'il nous restera un morceau de pain, vous en aurez la moitié... Maintenant,

ne nous irritez pas avec des simagrées inutiles ; nous avons assez d'autres chagrins !

Madame Dietrich eut l'air de réfléchir ; puis elle répondit posément :

— Vous êtes pauvres, à ce qu'il paraît, et l'on vous chasse d'ici... Bon pour vous ; mais moi, je suis riche, j'ai de l'or, des diamans, des billets de banque ! Qu'ils y viennent, ces croquants ! Je ne suis pas une paysanne, moi ; je suis la veuve d'un commissaire des guer-

res, et l'on y regardera sans doute à deux fois avant de me faire une avanie. Je payerai ce qu'il faudra, et laissez-moi en repos !

Reber ne put retenir un mouvement d'humeur.

— Toujours la même chanson ! répliqua-t-il ; vos trésors se sont envolés, maman Dietrich, et vous n'en avez jamais fait profiter votre famille qui en aurait eu grand besoin pourtant. Aussi êtes-vous obligée maintenant de partager

notre triste sort et de vous exposer, à votre âge, aux incertitudes et aux dangers d'un voyage pénible... C'est peut-être un châtiment du ciel pour vos fautes passées !

Mme Dietrich ne s'émut point de ces paroles amères dont elle semblait pourtant sentir toute la portée ; une autre idée l'absorbait.

— Ils soutiennent toujours que je suis pauvre, dit-elle comme à elle-même ; il n'en est rien pourtant... Oui, un coffret

en bois de chêne, garni en cuivre, tout plein d'or, de bijoux, de billets de caisse. Je l'ai caché... Où donc l'ai-je caché?

— Grand'mère! s'écria Kretle n'y tenant plus, nous sommes allées ensemble dans le pâturage qui est derrière l'enclos pour chercher cette cassette, et vous n'avez pu nous dire où vous l'aviez enfouie.

— Elle y est pourtant. Qui l'aurait prise? Oh! je connais bien l'endroit... au bord d'un ruisseau, près d'un petit

bois, des rochers à l'entour... Eh bien !  
je vais la retirer à l'instant même et l'on  
saura enfin si je suis riche !

Elle voulut sortir ; la force semblait  
lui être subitement revenue ; sa taille  
voûtée s'était redressée. Les deux jeunes  
filles regardèrent le fermier avec hésita-  
tion :

— Que ferons-nous ? dit Julia ; la  
grand'mère, cette fois, paraît sûre de  
son fait.

— De plus, poursuit Kretle, elle a renoncé à son fatras de dot, d'amoureux, de coquetterie ; elle a l'air de juger nettement de notre fâcheuse situation... Qu'en dites-vous, cher père ? ne conviendrait-il pas de tenter une dernière expérience ?

— A quoi bon, mes enfants ? Tout ce qui passe par le cerveau de cette pauvre vieille n'est que fantaisies, billevesées, songes creux ; vous avez déjà visité, il y a huit jours, l'endroit où elle veut vous conduire de nouveau, qu'avez-vous trouvé ?

— Il est vrai, mon père, dit Julia ; mais les circonstances ne nous avaient pas permis de profiter du moment lucide de la grand'maman pour faire cette épreuve ; il nous fallut attendre au lendemain, et alors sa faiblesse d'esprit lui était revenue, l'impression était passée ; elle ne nous comprenait plus, elle ne se souvenait plus de rien , au lieu qu'aujourd'hui...

— Soit donc, interrompit le fermier en haussant les épaules ; comme cela, vous n'aurez pas de regrets. Je vous ac-



corde dix minutes... pas davantage, entendez-vous? Pendant ce temps, je vais parcourir une dernière fois la maison pour m'assurer si je n'aurais pas oublié quelque'une des choses que nous avons le droit d'emporter, et pour donner mes instructions à ce pauvre Philippe que M. Marais et Hermann ont chargé de la garde de la propriété.

— Dix minutes, reprit Kretle avec vivacité, c'est tout le temps qu'il nous faut... Julia, aide-moi à soutenir la grand'maman... Vous, Schmidt, prenez

une bêche et une pioche, pour le cas où il serait nécessaire de creuser, et venez avec nous.

Schmidt, sans demander d'explications, alla chercher dans un coin les outils désignés et suivit les trois femmes.

On traversa un jardin rempli de fleurs dont Julia et Kretle avaient pris soin jusqu'à ce jour, et qui ne devaient plus s'épanouir pour elles; puis l'enclos où les arbres étaient chargés de fruits nais-

sants que ses anciens maîtres ne devaient plus voir mûrir; mais les deux sœurs ne pensaient pas à cela. L'esprit faible de la grand'mère était d'une telle mobilité que, dans le trajet de la maison au pâturage, elle pouvait oublier l'objet de cette courte excursion. Ses petites-filles, pour éviter ce danger, ne cessaient de lui parler chemin faisant du trésor perdu, qu'il s'agissait de retrouver. Mme Dietrich, du reste, n'avait pas besoin de ces incitations; elle marchait d'un pas ferme, la tête droite, sans user de l'appui que ses enfants lui offraient; une surexcitation nerveuse ranimait ses

forces physiques, tout en réveillant son intelligence depuis si longtemps assoupie.

On atteignit ainsi l'endroit indiqué : c'était un terrain vague, assez peu fertile, qui s'étendait derrière l'enclos. A droite et à gauche, des haies touffues servaient de clôture aux héritages voisins ; en face coulait le ruisseau qui traversait la vallée de l'Arche. De l'autre côté du ruisseau, sur le penchant d'une colline, on voyait un bois où chantaient les grives et les loriots. Quelques vieux

arbres étaient disséminés sur ce sol impropre à la culture, et de gros rochers perçaient le tapis de gazon dont il était revêtu. Cet emplacement, quoique peu éloigné du village, présentait toutes les conditions de solitude qui avaient pu déterminer la vieille femme à y cacher son trésor.

— Réfléchissez bien, grand'maman, demanda Kretle; est-ce ici?

Mme Dietrich posa sa main au-dessus de ses yeux, son geste habituel quand elle voulait examiner quelque chose avec

soin, et après avoir marmotté entre ses dents, elle finit par répondre d'une voix distincte :

— C'est ici.

Les deux jeunes filles ne purent retenir un cri de joie. A la visite précédente, la grand'mère n'avait pas reconnu cette localité ou n'avait répondu que d'une manière confuse. Les pauvres petites entrevirent, comme dans un rêve, des monceaux d'or, leur père heureux et souriant, toutes les joies de ce monde.

— Grand'mère , poursuivit Kretle ,  
puisque nous avons trouvé la place,  
montrez-nous bien vite où vous avez en-  
foui votre coffret.

— Attendez, attendez, répliqua ma-  
dame Dietrich en promenant autour  
d'elle son regard clignotant ; autrefois,  
je venais souvent en cet endroit, presque  
tous les jours ; mais je n'y suis pas ve-  
nue depuis longtemps, et dans l'inter-  
valle tout a bien changé. Lors de ma  
dernière visite, c'était un soir d'hiver ;  
il faisait grand froid, et quand je rem-

portai la cassette, mes pauvres mains glacées avaient peine à la soutenir.

— Songez donc à ce que vous dites, grand'-maman. Si vous avez remporté la cassette, comment voulez-vous que nous la trouvions ici ?

— Oui, oui, je l'ai déterrée, répliqua Mme Dietrich sèchement ; elle pouvait être découverte par ces paysans avides qui se disent de ma famille... ils ne l'auront pas !



Ces divagations, ces contradictions apparentes de l'aïeule rejetèrent Kretle et Julia dans leurs incertitudes.

— S'il en est ainsi, grand'maman, il est inutile de chercher. Retournons à la maison où le char-à-bancs nous attend, et nous allons partir. Sans doute mon père s'impatiente déjà.

Ce mot de *partir* donna une direction nouvelle aux idées de Mme Dietrich.

— Un moment, un moment donc ! reprit-elle ; je crois me souvenir ... N'y a-t-il pas de ce côté un vieil arbre tortu, crevassé et couvert de mousse ?

— Le voici, grand'mère, s'écria Julia en désignant un cerisier sauvage qui s'élevait à quelques pas d'elles.

— Alors par là, continua la vieille en étendant le bras dans une direction opposée, doit se trouver une roche de couleur rougeâtre, couronnée de fougères et de polypodes ?

— La voici, s'écria Kretle à son tour.

Et elle courut vers une grosse pierre qui s'accordait avec la description de la grand'mère.

— Maintenant, poursuivit Mme Dietrich, ne voyez-vous pas sur cette roche une petite croix que j'y traçai à grand-peine avec la pointe d'un couteau?

Les deux sœurs étudièrent minutieusement la surface de la pierre, et, malgré les lichens qui la cachaient, elles

finirent par découvrir le signe annoncé.

— Eh bien ! reprit la grand'mère avec assurance, creusez au pied du rocher, juste au-dessous de la croix, et vous trouverez le coffret.

— En effet, ma sœur, s'écria Kretle au comble de la joie, le sol à cette place paraît avoir été fouillé il n'y a pas bien longtemps... Ah ! grand'maman, serait-il possible que nous vous dussions notre bonheur ?

— Prends garde, Kretie, répliqua Julia en soupirant, de t'abandonner encore à de vaines espérances. Notre pauvre grand'mère nous a trompées ou plutôt s'est trompée si souvent !

— Nous allons voir... Schmidt, mon ami, je vous en conjure, hâtez-vous de creuser à cette place, ou plutôt donnez-moi cet outil, je saurai bien moi-même...

— Vous allez vous blesser, mademoiselle Kretle, dit Schmidt; de grâce, laissez-moi m'acquitter seul de cette be-

sogne... Mais, poursuivit-il avec intérêt, si nous trouvions là ce que vous espérez, renoncerez-vous à ce long et dangereux voyage ?

— Peut-être, mon cher Schmidt.

— Alors laissez-moi faire ; vous avez certainement moins le désir de trouver que moi-même.

**CHAPITRE QUATRIÈME.**





**La maison natale (Suite).**

Il attaqua le terrain avec vigueur ; en quelques coups de pioche il eut pratiqué au pied du rocher une excavation assez profonde. Les deux jeunes filles, immo-

biles à ses côtés, observaient avidement les progrès de son travail, tandis que Mme Dietrich demeurait un peu à l'écart.

Toutefois, à mesure que l'ouvrage avançait, Kretle et Julia sentaient diminuer leur confiance. Une femme aussi faible que l'était déjà Mme Dietrich deux ou trois années auparavant n'avait pu creuser seule une fosse semblable à celle que Schmidt venait d'ouvrir ; cependant on ne trouvait rien. Bientôt même le fer de la pioche résonna sur le

rocher, toute la terre végétale avait été enlevée, et il était inutile de pousser plus loin les recherches. Schmidt s'arrêta. Les deux sœurs étaient consternées.

— Ah! grand'maman, dit Kretle d'un ton de reproche, pourquoi vous êtes-vous jouée de nous? le coffret n'est pas là.

La vieille femme regarda l'excavation d'un air hébété, tâta le rocher, puis

un vague sourire erra sur ses lèvres flétries.

— Ah! ah! murmura-t-elle, il faut donc que je l'ai transporté ailleurs... le soir qu'il faisait si froid!

— Oui, oui, vous l'avez transporté ailleurs, s'écria Kretle, prompte à saisir l'à-propos. Voyons, grand'mère, tâchez de vous mieux souvenir cette fois et conduisez-nous...

Un éclat de rire douloureux et moqueur partit derrière elle.

— Eh bien ! mes beaux chercheurs de trésors, dit Reber, qui s'était approché sans être aperçu, êtes-vous convaincus maintenant ? Cette bonne femme a la manie, commune à beaucoup de vieillards, de se croire millionnaire ; mais il faut être aussi fou qu'elle pour s'y laisser prendre. Enfin, vous avez voulu tenter l'expérience, et vous devez être tranquilles ; il est bien sûr que nous ne laissons pas de trésors derrière nous !

— Cependant, mon père, dit Kretle, grand'maman vient encore de pronon-

cer des paroles qui pourraient donner à penser. Il semblerait que le coffret, d'abord caché au pied de cette roche, aurait été transporté ailleurs, et peut-être...

— A tous les diables le coffret et celle qui s'en croit la maîtresse! s'écria Reber avec vivacité. Qu'il ne soit plus question de ces sottises, ou je me fâche, à la fin!... Voyons, partirons-nous?

Il n'y avait plus à répliquer. Schmidt

ramassa ses outils, pendant que les deux sœurs, non sans regretter peut-être cette précipitation, prenaient le bras de la grand'mère pour la ramener vers la maison. Mais Mme Dietrich résista de nouveau; elle poussa des cris aigus et trépigna comme une enfant en colère :

— Non. non, je ne veux pas partir, abandonner mon or! disait-elle; je ne veux pas être pauvre, malheureuse; je veux rester ici, je veux...

— Ah ça! faut-il donc que je m'en

mêle ? s'écria Reber en enflant sa voix ;  
Lein ! la grand'maman, allez-vous être  
méchante à présent ?

Ce ton formidable imposait toujours  
à la vieille femme. Elle se calma tout à  
coup , et ses traits exprimèrent une  
frayeur puérile : mais en même temps le  
peu d'intelligence qui avait rayonné  
jusque-là sur son visage disparut com-  
plètement. Elle baissa la tête, fléchit les  
épaules et balbutia épouvantée :

— Ce n'est pas moi... Ne me maltrai-  
tez pas... je n'ai rien fait.



Kretle ne se méprit pas à ces signes bien connus.

— Plus d'espoir maintenant, dit-elle avec un soupir ; la voilà retombée dans son imbécilité habituelle ; tout est fini et bien fini pour cette fois... nous pouvons partir.

On se dirigea vers la maison ; madame Dietrich se laissait conduire, en rechignant avec timidité ; Schmidt et Reber formaient l'arrière-garde, et le fermier expliquait à son compagnon ce

qu'il appelait les *lubies* de la grand-mère.

Comme l'on traversait l'enclos, un polisson d'une dizaine d'années, pieds nus, vêtu seulement d'une chemise et d'un pantalon de toile, apparut à la trouée d'une haie voisine ; il courut en gambadant vers Julia, qu'il arrêta par sa mante.

— Demoiselle Julia, dit-il en patois d'un air à la fois railleur et mystérieux, venez donc un moment par ici... Il y a

quelqu'un qui voudrait vous dire adieu.

Et il désignait un verger situé de l'autre côté de la haie.

— Ah ! c'est toi, Pierre ? dit Julia étonnée dans la même langue. Qui me demande ? Serait-ce ta sœur Joséphine, par hasard ?

— Peut-être bien , répliqua le petit paysan.

Joséphine était une jeune fille de l'Arche, autrefois amie des demoiselles Re-

ber, mais qui avait cessé de les voir depuis le malheur de Kretle. Julia fut choquée de cette invitation.

— Eh bien ! reprit-elle sèchement, tu diras à Joséphine que, si elle veut me dire adieu, elle me trouvera tout à l'heure à la maison avec mon père et ma sœur.

— Y penses-tu, Julia ? interrompit Kretle, à qui pourtant cette humiliation avait fait monter le rouge au visage ; c'est toi, toi seule que l'on veut

voir... tu ne peux refuser la preuve d'estime et d'affection que l'on désire te donner. Va, ma sœur.

— Mais, Kretle, je ne trouve pas convenable...

— Chère Julia, c'est probablement un éternel adieu que vous allez vous dire, Joséphine et toi ; ne dédaigne pas cette dernière marque de sympathie que je t'envierais en d'autres circonstances. Va, va, je t'en conjure.

— Qu'en dites-vous, mon père? demandanda Julia irrésolue.

— Fais ce que tu voudras, mais fais vite; nous devrions déjà être en route.

Julia suivit le petit paysan, tandis que le reste de la troupe regagnait la maison.

La trouée de la haie était assez large pour que Mlle Reber pût passer sans difficulté. Quand elle fut de l'autre côté,

Julia se trouva dans un terrain inculte qu'ombrageaient des arbres fruitiers rabougris. Elle regardait avec surprise et défiance autour d'elle ; le petit paysan lui dit avec volubilité :

— Ma sœur Joséphine n'y est pas ; vous voilà bien attrapée.

En même temps, il tira la langue à la manière des polissons, et s'enfuit vers l'extrémité de l'enclos, où l'on voyait un cheval tout sellé et bridé, attaché à un arbre.

Julia, se croyant victime d'une espionnerie, haussa les épaules, et allait revenir sur ses pas, quand un jeune homme, élégamment vêtu, apparut derrière une touffe de feuillage. Il était coiffé d'une casquette de drap, par-dessous laquelle on apercevait un bandeau de linge. Bien qu'il fût pâle et amaigri, Mlle Reber le reconnut du premier coup d'œil : c'était Albert Lovendal.

La présence subite d'Albert, qu'elle croyait mourant à Molsheim, la frappa d'abord de stupeur ; mais, bientôt ren-



due à elle-même, elle voulut se retirer sans prononcer une parole. Albert la retint par un geste suppliant.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, pardonnez le subterfuge que j'ai dû employer pour obtenir de vous quelques minutes d'entretien. Je ne pouvais sans inconvénient me présenter devant votre père, devant votre sœur ..

— En effet, monsieur ; mais j'étais si loin de m'attendre... On vous disait encore malade des suites de...

— Et vous alliez partir sans m'accorder une pensée, un souvenir, tandis que moi, sur mon lit de souffrance, je n'étais occupé que de vous ! Julia, quand ce matin j'ai appris que vous alliez quitter le pays avec toute votre famille, j'ai ressenti la plus grande douleur que j'aie éprouvée depuis ma naissance ; j'ai trompé l'inquiète tendresse de mon père, la vigilance des personnes qui m'entouraient ; je me suis glissé inaperçu jusqu'à l'écurie, j'ai sellé moi-même mon cheval, et j'accours ici pour vous supplier de m'écouter un instant.

— Je ne le peux ni ne le dois, monsieur ; il me suffit de voir qu'on m'avait exagéré la gravité de votre mal, et que la violence de mon père n'aura pas de suites sérieuses. Je fais des vœux pour votre rétablissement complet. Adieu.

Et elle voulut encore s'éloigner.

— Oh ! vous m'entendrez, Julia ! dit Albert avec véhémence ; nous ne nous reverrons peut-être plus sur la terre ; vous me devez, vous vous devez à vous-même de m'accorder cette faveur.

Quand la vérité vous sera connue, et elle vous sera connue tôt ou tard, j'en ai la certitude, vous regretterez amèrement votre dureté, votre injustice envers moi !

Julia ne pouvait résister à une adjuration aussi solennelle ; elle répondit en baissant les yeux :

— Eh bien ! soit, monsieur ; mais le temps me presse, mon père m'attend... qu'avez-vous à me dire ?

— J'ai à vous dire, Julia, répliqua Lovendal d'une voix pénétrante, que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais que vous!

Une fugitive nuance de joie passa sur le frais visage de la jeune fille; mais aussitôt Mlle Reber se redressa et répliqua avec une froide dignité :

— Vos paroles sont une insulte pour moi, monsieur.

— Pourquoi une insulte, Julia? Mes

intentions ne sont-elles pas honorables?

Je ne m'en cache pas : cédant d'abord aux instances et aux larmes de mon père, qui avait d'autres projets sur moi, j'ai voulu étouffer cet amour dans mon cœur ; j'avais promis, j'avais juré de ne jamais remettre le pied ici, de ne jamais vous revoir; cette promesse, il a été au-dessus de mon pouvoir de la tenir. Maintenant même, quand j'ai failli périr de la main de votre père, toutes les forces de mon âme m'entraînent vers vous .. Je ne résiste plus, je cède à une affection plus puissante que tout raisonnement, que toute volonté; si je dois

vivre loin de vous, la vie me deviendra odieuse, et je la rejetterai bientôt comme un fardeau trop lourd.

Julia était profondément émue ; mais elle se raidit contre sa faiblesse.

— Monsieur Albert, reprit-elle, comment pourrai-je vous croire, quand vous vous êtes rendu coupable d'un crime, d'une lâcheté abominable ?

— Ce crime, je ne me laisserai pas de protester que j'en suis complètement in-

nocent, Julia; je vous le jure sur l'honneur, je vous le jure par la mémoire de ma mère, par tout ce qu'il y a de plus sacré en ce monde et dans l'autre!

Cette protestation avait un tel accent de vérité qu'un doute finit par s'élever dans l'esprit de Julia.

— Serait-il vrai? s'écria-t-elle; dans ce cas, monsieur Albert, notre conduite envers vous eût été bien odieuse et bien cruelle! Mais, non, non; mon père... ma sœur surtout n'aurait pu se tromper à ce point!



— Votre père s'est abandonné sans examen à ses emportements sauvages; votre sœur a refusé obstinément de me fournir aucun éclaircissement. Quant à Mlle Kretle, je comprends sans peine son horreur et son dégoût pour le misérable dont elle a été victime; mais je cherche en vain à m'expliquer comment elle a pu croire que ce misérable c'était moi. Ne vous ai-je donc pas donné, en sa présence, assez de preuves de mon estime et de ma tendresse? .. Julia, chère Julia, ce n'est plus indulgence que je vous demande, mais justice. Cette explication si délicate que je ne puis pas

réclamer moi-même, vous l'obtiendrez peut-être. Un mystère inconcevable plane sur cette affaire ; usez de tous les moyens, je vous en conjure, pour l'éclaircir. A la première occasion favorable, pressez votre sœur de questions ; qu'elle précise enfin les apparences qui m'accusent, et si, après mûr examen, je vous parais encore coupable à l'une et à l'autre, alors seulement vous serez en droit de me haïr, de me mépriser.

— Votre demande est légitime, monsieur Albert ; jusqu'ici je n'ai pas osé questionner ma malheureuse sœur sur

ce pénible sujet, et peut-être se passera-t-il longtemps encore avant que je trouve un moment favorable pour provoquer ses confidences; mais j'ai un ardent désir d'arriver à la connaissance de la vérité, et j'y arriverai sans doute. Votre dévouement envers Kretle, lors de la catastrophe du gouffre de la Fosse, m'a plus d'une fois donné à penser; tant de courage et de générosité pourraient-ils s'allier à tant de lâcheté et de bassesse? Oh! je vous le jure à mon tour, Albert, je serais heureuse d'acquérir la preuve que vous êtes toujours un honnête homme et un homme de cœur!

— Et si cette preuve vous était donnée, Julia, me serait-il alors permis d'espérer...

— N'espérez rien, monsieur Albert; quoi qu'il arrive, nos relations sont à jamais finies, et nous ne devons plus nous rencontrer. Sans parler d'autres obstacles, oubliez-vous quelle immense distance va nous séparer désormais ?

En ce moment, la voix sonore du fermier appela Julia du côté de la maison.

— Mon père s'impatiente, reprit la jeune fille, et je ne peux rester davantage.

— Il est donc bien vrai que vous partez? s'écria Lovendal avec un transport de désespoir: on me l'a dit, je le vois de mes yeux, et je ne puis y croire encore! Comment vous, si jeune et si faible, allez-vous braver les hasards de ces contrées lointaines? Je vous en conjure, renoncez à ce voyage; il vous sera funeste à tous, à vous, à votre sœur et à votre père... J'ai des motifs de croire qu'on

vous a induits en erreur sur ses résultats possibles, et que vous êtes victimes de machinations égoïstes...

Il s'arrêta brusquement.

— De machinations ? au nom de Dieu !  
Albert, que voulez-vous dire !

— Rien, rien ; mes soupçons ne sont pas fondées peut-être ; cette intrigue n'existe pas... Mais si l'on m'avait pris pour dupe, si l'on s'était joué de moi, aucune considération ne pourrait plus

me retenir, et l'on verrait de quoi je suis capable!

L'égarément qui perçait dans ces dernières paroles et leur obscurité empêchèrent Julia d'insister. D'ailleurs, un appel plus bruyant que le premier s'éleva de nouveau du côté de la ferme.

— Il est impossible de revenir sur ce qui est déjà un fait accompli, répliqua Julia rapidement. Adieu, monsieur Albert; puissiez-vous être plus heureux que nous!

Et elle s'éloignait déjà.

— Julia ! s'écria Lovendal d'une voix brisée, un mot encore, je vous en supplie... Puisqu'il faut nous séparer, puisque nous ne nous verrons peut-être plus en ce monde, dites-moi du moins que vous ne me méprisez pas, que vous ne croyez pas à l'accusation infâme portée contre moi.

— Je le ferai, Albert, car c'est la vérité. Votre accent de sincérité, vos explications loyales ne me laissent aucun



doute que ma pauvre sœur n'ait été abusée par de fausses apparences. Maintenant vous devez être satisfait... Adieu donc encore une fois.

En dépit de son pouvoir sur elle-même, Mlle Reber avait les yeux pleins de larmes.

— Julia ! Julia ! murmura Lovendal.

Épuisé d'émotion, il était devenu subitement d'une pâleur livide ; ses jambes fléchissaient sous lui, et il s'appuyait contre un arbre.

Julia voulait lui porter secours; mais elle aperçut à l'autre bout de l'enclos un domestique de confiance qui accourait vers son maître. Rassurée au sujet d'Albert, elle éleva sa main vers le ciel noir et chargé de nuages, comme pour lui faire entendre qu'ils ne devaient plus se revoir que là, puis elle franchit rapidement la trouée de la haie et s'enfuit vers la maison.

Elle rejoignit, hors d'haleine, sa sœur qui l'attendait assise sur un banc de bois, tandis que Reber, son fouet sur

l'épaule, allait et venait autour de la voiture.

— Eh ! morbleu ! Julia, dit-il avec humeur, à quoi songes-tu donc ? était-ce le moment de se livrer à des caquetages de jeunes filles ? Nous devrions être déjà loin, d'autant plus que la pluie menace et que les routes ne seront pas dans le meilleur état... Mais allons, montez vite, et regagnons le temps perdu, s'il est possible.

De son côté, Kretle observait sa sœur avec une sorte de méfiance.

— Il me semble, Julia, lui dit-elle, que tu as causé bien longtemps avec Joséphine.

Julia ne répondit pas, et les deux sœurs s'installèrent dans la carriole; mais quand il fut question de faire monter Mme Dietrich, à qui l'on avait réservé la meilleure place au fond de la voiture, la vieille femme qui semblait plongée dans son atonie habituelle, se ranima tout à coup et renouvela ses velléités de résistance.

— Non, non, je ne veux pas, disait-elle en trépignant; partez, vous autres,

peu m'importe. Moi, je reste ici; j'y vivrai fort bien toute seule. Je ne veux pas aller avec vous là-bas; j'y mourrais... oui, j'y mourrais, j'en suis sûre!

Reber fronça les sourcils.

— Nous devons tous mourir tôt ou tard, répliqua-t-il. Peut-être, si vous l'aviez voulu, grand-mère, nous n'en serions pas réduits à courir maintenant les aventures. Mais finissons-en, mille bonnerres ! allez-vous monter ?

— Je ne veux pas.

— Grand'maman, soyez raisonnable, dit Julia doucement du fond de la voiture; nous vous aimerons tant, nous aurons si grand soin de vous !

— Nous vous ferons de jolies robes, vous verrez beaucoup de beau monde, ajouta Kretle d'un ton cajoleur.

— Je ne veux pas... jamais, jamais !

Le fermier perdit patience.

— Ah ! c'est comme ça ! dit-il; nous verrons bien qui sera le plus fort !

En même temps, il saisit la vieille femme par la taille, malgré sa résistance et ses cris désespérés, l'enleva dans ses bras robustes comme il eût fait d'une petite fille, et, la plaçant dans la carriole, il la força de s'asseoir entre Kretle et Julia.

Mme Dietrich continuait de se débattre; mais son impatience semblait avoir maintenant un autre objet. Elle se penchait en dehors de la voiture, et elle criait, en trépignant de plus belle :

— Mon livre! rendez-moi mon livre!

Reber ne tenait pas compte de ces paroles, quand Kretle s'aperçut que la grand'mère en s'agitant avait laissé tomber dans la boue ce vieux et sordide volume de Pigault-Lebrun dont elle ne se séparait jamais. Sur un signe de la jeune fille, Schmidt ramassa le livre, qu'il s'empressa de remettre à Mme Dietrich. Celle-ci le prit avec avidité et s'empressa de le cacher dans une de ses vastes poches en murmurant :

— A la bonne heure ! j'ai mon livre...  
ils ne l'auront pas !



Ni le fermier ni ses filles ne remarquèrent l'intérêt étrange que la vieille semblait attacher à la possession de ce bouquin.

— Maintenant; en route! s'écria Reber; montez-vous, Schmidt?

Mais Schmidt, toujours timide, craignait d'incommoder les dames, et il préféra marcher.

— En avant donc! reprit le fermier avec une brusquerie qui cachait une vive émotion; adieu, la vieille maison! adieu,

toi aussi, mon pauvre Philippe (et il adressait un signe amical au valet de ferme qui se tenait tout en larmes sur le seuil de sa porte), que le bon Dieu nous protège tous !

Il lança un coup de fouet aux chevaux, qui partirent en agitant leurs grelots. Comme la voiture s'ébranlait, les deux jeunes filles firent un signe de croix et laissèrent échapper des sanglots, tandis que la vieille recommençait ses cris et ses trépignements. En ce moment un gros nuage crevait sur la vallée, et les crépitations de la pluie, les mugisse-

ments du vent couvrirent les lamentations des pauvres voyageuses.

La petite caravane monta lentement une pente escarpée qui dominait le bourg de l'Arche. Le vent cessa bientôt, mais la pluie tombait toujours en abondance. Quand on fut au sommet de la colline, où l'on allait perdre tout à fait de vue la vallée et le village, la carriole s'arrêta comme d'elle-même, et les émigrants contemplèrent une dernière fois le pays natal. Kretle et Julia versaient encore des larmes, mais des larmes si-

lencieuses, tandis que les traits contractés de Reber trahissaient une poignante émotion :

— Bah! dit-il enfin de sa voix rude, pourquoi ici plutôt qu'ailleurs?.. Et pourtant, ajouta-t-il en se frappant le front, le bonheur était peut-être caché là-bas dans quelque coin de notre humble demeure!

Comme on allait repartir, Reber remarqua le pauvre Schmidt lui-même, qui, appuyé sur son bâton de voyage, pleurait à l'écart en regardant la vallée.

— Quoi donc ! et toi aussi, Schmidt ?  
lui dit-il brusquement. N'as-tu pas été  
assez malheureux dans ce pays où tu ne  
possédais rien au monde ? que peux-tu y  
regretter, toi ?

— Bien des choses, monsieur Reber.  
L'air pur des montagnes, la verdure, le  
soleil, les joies de ma première enfance,  
et jusqu'aux misères de ma jeunesse !

**VIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.**



**DEUXIÈME PARTIE.**





## CHAPITRE PREMIER.



### La Jenny.

Depuis une quinzaine de jours, un trois-mâts de quatre à cinq cents tonneaux de jauge, portant le pavillon bleu étoilé des États-Unis, stationnait, près

du quai, dans un des bassins du port du Havre; c'était la *Jenny* de New-York, le bâtiment destiné à transporter en Amérique la famille Reber et les autres émigrants recrutés par le courtier Hermann.

Ce navire était un peu vieux, et un marin expérimenté eût pu trouver dans les proportions de sa coque ou dans la tenue de son gréement, bien des choses à reprendre; mais ces détails échappaient au vulgaire, et tout autre qu'un homme du métier se fût laissé prendre

à ses coquettes apparences. Il avait été récemment peint à neuf; ses voiles, noircies et déchirées, étaient soigneusement empaquetées sur les vergues et enveloppées de fourreaux de toile blanche. Le pont, que l'on apercevait du haut du quai, était propre et bien rangé; la cuisine y étalait ses grandes chaudières, ses ustensiles de cuivre brillant comme de l'or; le moindre objet de métal reluisait par le soin continuel des mousses.

Comme l'on savait la *Jenny* destinée

à transporter des émigrants, bon nombre d'oisifs et de curieux venaient en visiter les installations intérieures. Un mousse français, préposé *ad hoc*, les promenait complaisamment dans le navire; il leur montrait sous les ponts les doubles rangs de couchettes, disposées symétriquement, avec leurs petits rideaux de toile grise et leurs embrasses rouges; il leur faisait remarquer la parfaite aération, le bon ordre qui régnaient partout; il leur vantait l'excellence des approvisionnements contenus dans des barils bien fermés; il les promenait de la cale aux hunes, et, après avoir répon-

du avec une verve intarissable à leurs questions plus ou moins saugrenues, il les renvoyait convaincus que le sort des émigrants était fort digne d'envie. Il va sans dire qu'un bon pourboire, offert au cicerone, qui ne refusait pas, était d'ordinaire le témoignage de leur satisfaction.

Toutefois, l'équipage et le capitaine de la *Jenny* n'avaient pas l'air engageant, la mine joyeuse du mousse chargé de recevoir les visiteurs à bord. Les matelots étaient connus dans les cabarets du

Havre par leur humeur tapageuse et leur ivrognerie ; leurs querelles avaient nécessité plus d'une fois l'intervention de la police et de la force armée. Grossiers et farouches, ils ne frayaient qu'entre eux, et ils étaient justement redoutés des autres marins en relâche dans le port. Quant au capitaine James Davidson (ainsi s'appelait le commandant du navire), il paraissait tout à fait digne de cet équipage de chenapans ; c'était un homme de moyenne taille, trapu, aux cheveux rouges. Il avait un caractère bourru, et semblait toujours prêt à appuyer ses paroles de gestes éner-



giques ; souvent même le geste précédait la parole. Vêtu d'un grand caban écossais, dont les rayures étaient effacées depuis longtemps par l'action combinée du soleil et de la pluie, il avait pour coiffure un vieux chapeau déformé qu'il n'ôtait pour personne. Des émigrants avaient même prétendu qu'il couchait avec ce maître chapeau ; mais c'était sans doute une calomnie, car le capitaine Davidson ne se couchait guère ; on le voyait rôder la nuit comme le jour dans le navire, veillant à tout, et relevant avec brutalité la moindre infraction à la discipline. Du reste, il avait deux phy-

sionomies parfaitement distinctes, selon qu'il se trouvait à la mer ou dans le port. A la mer, il se montrait violent, despote, impitoyable, et il fallait que tout tremblât devant lui. Dans le port, il était seulement taciturne, froid et attentif; une espèce de sourire s'épanouissait sur ses lèvres, bien que son regard demeurât sec et dur. D'ordinaire, il se tenait sur le pont, à côté d'une petite table chargée de tabac, de verres et de bouteilles de rhum. Là, il buvait et fumait des journées entières, assis sur une chaise, et les pieds appuyés contre le bordage du navire, à la hauteur de son

visage. S'il se présentait un visiteur, il tournait la tête vers lui, et disait laconiquement, sans se déranger : « Du grog?... des cigares? » On était libre de prendre sans dire merci. Cette politesse à tous venants, ce rire silencieux faisaient croire à certaines gens que le capitaine de la *Jenny* était hospitalier et plein de gaieté.

Or, c'était cette mine *de port* et de *beau temps* qu'avait le capitaine Davidson le jour de l'appareillage de la *Jenny*. Dès le matin, après avoir conduit son

navire dans le premier bassin, il s'était établi devant sa table, où le grog et le tabac étaient préparés en plus grande abondance qu'à l'ordinaire. Les matelots travaillaient avec activité aux préparatifs du départ ; une large planche qui joignait le navire au quai était traversée incessamment par des hommes chargés de colis et de bagages. Toutefois, les émigrants que la *Jenny* devait emporter vers le nouveau monde n'était pas nombreux encore, et l'on en voyait seulement une cinquantaine, d'apparence assez misérable, sur la partie du pont qui leur était destinée. Les autres étaient atten-

du sans doute de moment en moment, car le navire devait avoir sa cargaison complète et quitter le port à la marée du soir.

A l'époque où se passaient les événements de cette histoire, le contrôle sévère qui s'exerce aujourd'hui dans les ports français sur les navires de cette espèce n'existait pas encore, et des lois protectrices n'avaient pas fait disparaître la plupart des monstrueux abus auxquels a donné lieu cette sorte de *traite des blancs*. Les malheureux que la misère

ou le désir de s'enrichir forçait de s'expatrier, étaient abandonnés à peu près sans défense aux intrigues de spéculateurs effrontés tels que le courtier Hermann, et à la rapacité de certaines gens sans cœur et sans foi.

Cependant un officier de police examinait les passeports des émigrants sur le pont de la *Jenny*, tandis qu'un inspecteur s'assurait du bon état des provisions et de la navigabilité du navire. Mais ces fonctionnaires n'avaient sans doute rien de bien redoutable pour le capitaine

Davidson, car il s'était contenté de leur dire quand ils avaient passé près de lui : « Un grog? du tabac, messieurs? » et il n'avait pas quitté sa pose nonchalante, laissant à son second, vieux marin à peine moins taciturne que lui, le soin de conduire ces agents de l'autorité sur le navire.

Il vint un moment néanmoins où le capitaine dut montrer toute l'urbanité dont il était capable. Deux élégants gentlemen après avoir examiné le navire du haut du quai avec leurs lorgnons

d'or, s'étaient aventurés sur la planche qui servait de pont, et s'avançaient vers le commandant en faisant craquer leurs bottes vernies sur le plancher de sapin. Or, il ne s'agissait plus d'oisifs de la ville venant visiter les installations du bord : l'un d'eux n'était rien de moins que M. Bidois, le correspondant au Havre de la maison William Bell et compagnie, à laquelle appartenait la *Jenny*. Il avait des cheveux gris, des manières compassées, une mine austère, ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi connu dans les coulisses du théâtre qu'à la bourse de la ville. Son compagnon était mon-



sieur Hermann, plein d'aisance et d'aplomb comme à l'ordinaire.

A la vue de ces personnages importants, Davidson se leva. Ce douteux sourire qu'il avait en temps calme devint plus distinct; en même temps il ôta son cigare de sa bouche et porta la main à son chapeau. A la vérité, il n'ôta pas l'inamovible couvre-chef, mais il le toucha; tous les hommes qui se trouvaient sur le pont purent le constater. Enfin il saisit la main des visiteurs et la secoua rudement, en disant en anglais :

— Bienvenus! bienvenus!... Du grog, des cigares, messieurs?

M. Bidois refusa d'un petit air dédaigneux: Hermann, moins fier, prit sur la table un cigare qu'il alluma.

— Eh bien! capitaine Davidson, demanda-t-il d'un ton familier en anglais, tout est-il paré? Dans quelques instants le train du chemin de fer arrivera; nous allons être envahis par nos gens, et ce sera un encombrement du diable. Cependant M. Bidois insiste pour que

vous partiez aujourd'hui à la marée du soir.

— Certainement, dit M. Bidois dans la même langue; les émigrants vont s'établir à bord, comme c'est leur droit, d'après leurs polices, et il nous faudrait les loger et les nourrir pendant vingt-quatre heures de plus que le temps rigoureusement nécessaire; nous perdriions à cet arrangement plusieurs centaines de rations qu'il est bon d'économiser... Il faut donc partir aujourd'hui même; si l'arrimage n'est pas entièrement terminé, il sera facile en mer de l'achever.

— On partira ce soir, répondit le capitaine avec son laconisme habituel.

— Décidément, ce voyage donnera de beaux bénéfices à notre maison, poursuit M. Bidois avec satisfaction; vous avez fait merveilles, Hermann! Cent soixante passagers, recrutés par vous en Lorraine et en Alsace seulement, sans compter plusieurs milliers d'acres de terrains vendus à un dollar l'acre; la compagnie doit être contente de vous!

— On fait de son mieux, répondit

Hermann d'un air de fausse modestie. Tenez, capitaine Davidson, voici la liste de mes recrues, avec toutes les indications de sexe, d'âge et de fortune. Sauf quelques pauvres diables que j'ai acceptés pour grossir le nombre, ils sont assez bien munis d'argent, et vous remarquerez que fort peu d'entre eux emportent des provisions ; la plupart seront nourris à la cantine du bord, et sans doute, vous trouverez avec eux vos petits bénéfiques particuliers... il n'y a pas de mal à cela, Davidson ; il faut que chacun profite des avantages de sa position.

Cet aphorisme laissa le capitaine impassible.

— Parbleu ! Hermann, reprit M. Bidois, puisque les affaires de la maison exigent votre présence à New-York, pourquoi ne vous embarqueriez-vous pas sur la *Jenny*, au lieu d'aller prendre le steamer à Southampton ? Davidson a des cabines très-confortables, et vous économiseriez ainsi à la compagnie vos frais de déplacement.

— Au diable vos propositions, Bidois !

répliqua Hermann avec humeur ; je recommande beaucoup la *Jenny* à nos cliens, et personne n'en dit autant de bien ; mais je n'en use pas pour moi-même. Si j'étais à bord, je serais sans cesse assailli de réclamations, et je n'y pourrais tenir. C'est pour cela que je n'ai pas voulu accompagner les émigrants sur le chemin de fer et que je suis venu seul par un autre convoi, en les laissant se dépêtrer comme ils pourraient. Ils ont toujours quelque demande à faire, quelque plainte à porter... Écoutez donc, on est obligé, pour enjôler tous ces paysans, de leur promettre

plus de beurre que de pain, et il est dangereux de se trouver à leurs côtés quand ils commencent à s'apercevoir de certains mécomptes. Aussi ne veux-je pas me prodiguer trop avec eux.. D'ailleurs, continua-t-il avec un sourire malin, je connais de réputation la cuisine du capitaine Davidson, et je n'éprouve pas la moindre tentation d'en goûter.

Le capitaine ne parut nullement flatté de l'observation, et grogna sourdement.

— Allons ! allons ! Davidson, ne nous



fâchons pas, poursuit Hermann d'un ton léger, votre cuisine est ce qu'elle est, et je ne veux porter aucune atteinte à l'honneur de votre maître coq; mais que diable, votre ordinaire, je pense, ne peut se comparer à celui des grands vapeurs anglais, où chaque passager paye huit ou dix dollars par jour!.. Ne vous fâchez pas, vous dis-je; aussi bien j'ai un service à vous demander. . Pardon, Bidois, je veux dire quelques mots en particulier au capitaine.

— Faites, dit Bidois.

Il enfonça ses mains dans les poches de son paletot, et se mit à rôder dans le navire, pour chercher quelque nouvelle économie à réaliser.

Hermann avait tiré Davidson à l'écart, et lui parlait bas avec chaleur, en lui montrant du doigt certains noms sur la liste des passagers. D'abord le grossier marin avait peine à concevoir ce qu'on exigeait de lui, et Hermann dut y revenir plusieurs fois pour se faire comprendre de cette épaisse intelligence. Enfin le capitaine cligna des yeux et répliqua froidement :

— C'est possible, mais j'y perdrai un passager, moi.

— Bah! je vous tiendrai compte du prix du passage... est-ce entendu?

— C'est possible, répéta le capitaine.

Le courtier dit encore quelques mots avec vivacité.

— Séducteur! murmura Davidson.

Hermann se mit à rire; il allait répondre, quand M. Bidois les rejoignit,

et désignant une troupe assez nombreuse qui venait d'apparaître sur le quai et se dirigeait vers la *Jenny* :

— Voyez, Hermann, dit-il, ne sont-ce pas là nos gens?

**CHAPITRE DEUXIÈME.**



## II.

### La Jenny (Suite).

C'étaient en effet les émigrants. Ces pauvres gens, qui venaient de traverser la France, semblaient très ahuris, et le désordre de leur mise attestait combien

ils avaient eu peu de temps à donner aux soins de leur personne. Il y en avait de tout sexe et de tout âge, depuis l'enfant à la mamelle que la mère portait dans ses bras ou sur son dos, jusqu'au vieillard impotent qui marchait appuyé sur un fils ou un petit-fils. Quelques femmes avaient encore l'habillement pittoresque de l'Alsace, jupon rouge et coiffe noire, brodée de paillettes. Plusieurs hommes, parmi lesquels se trouvait Burgwillers, conservaient le costume des marquards des Vosges, veste et pantalon de grosse toile avec la calotte de cuir ; mais tous ces vêtements étaient fripés, couverts de



poussière. Les services des portefaix étant trop cher pour ces voyageurs, chacun d'eux portait son bagage, et ils ne songeaient pas à examiner les choses curieuses et inconnues qui s'offraient de toutes parts à leurs yeux dans cette ville maritime.

Aussitôt que cette cohue envahit le pont, le capitaine ne manqua pas de besogne. Non-seulement lui, mais encore son second et tous les employés administratifs de la *Jenny*, durent se multiplier pour répondre aux nouveaux venus qui ne savaient de quel côté tour-

ner et qui voyaient pour la première fois un navire. Hermann et M. Bidois, eux-mêmes furent obligés d'intervenir pour aider à mettre un peu d'ordre dans ce cahos. Tout le monde parlait à la fois ; le pont était encombré de caisses. Les marins pestaient, les passagers s'égoïllaient ; mais à quoi bon ? Les matelots de la *Jenny* ne comprenaient que l'anglais, et la plupart des émigrants, de leur côté, ne parlaient que l'allemand ou le patois de leurs montagnes.

Hermann était trop égoïste et trop insouciant pour s'affecter beaucoup de

l'embarras de ses cliens ; aussi ne tarda-t-il pas à sortir de la foule, laissant le capitaine et les employés spéciaux se tirer d'affaire comme ils pourraient. Il était fort surpris de l'absence des Reber, qui avaient dû arriver par le même convoi que les autres émigrants, et il allait s'informer d'eux quand il les vit sur le quai, se dirigeant à leur tour vers la *Jenny*. Ils avaient été retenus à la gare par quelques difficultés relatives à leurs bagages, et d'ailleurs il fallait se mettre au pas de Mme Dietrich qui ne pouvait aller bien vite. Un commissionnaire leur servait de guide, portant sur ses cro-

chets les malles les plus lourdes; puis venaient Reber et le fidèle Schmidt, chargés l'un et l'autre de volumineux paquets. Derrière eux, les deux jeunes filles, un panier à l'un de leurs bras, soutenaient de l'autre la marche appesantie de l'aïeule. Cette petite caravane avait un air triste, mais décent, qui contrastait avec la vivacité irréfléchie et la turbulence de ses compagnons de voyage.

— Enfin, les voilà! murmura Hermann triomphant.

Et sans écouter les interpellations qu'on lui adressait de toutes parts, il sauta sur la chaussée pour courir au-devant d'eux.

Reber et ses filles, ainsi que Schmidt, avaient vécu dans une sorte d'enivrement depuis qu'ils avaient quitté le bourg de l'Arche. Habités à la vie paisible de la campagne, ils n'avaient eu jusqu'alors aucune idée des objets et des pays nouveaux qui se succédaient sans relâche à leurs yeux ; les sensations, en se multipliant avec rapidité, ne laiss-

saient plus trace dans leur intelligence. Souvenirs du passé, espérances pour l'avenir, tout était engourdi. Ils étaient éblouis, fascinés, comme pris de vertige; et ils allaient en avant, comme on va dans un rêve, sans avoir conscience du motif et du terme du voyage.

C'était ainsi qu'ils avaient franchi plusieurs centaines de lieues, emportés avec la vitesse effrayante de la vapeur. Bourgs, villes, provinces avaient passé devant leurs yeux comme les tableaux d'une lanterne magique. Ils avaient vu Paris, où ils s'étaient même arrêtés

quelques heures; mais il leur était resté seulement de la grande cité une vague et fugitive impression de monuments grandioses, de bruit assourdissant, d'éblouissantes lumières. Et maintenant qu'ils arrivaient à la dernière étape de leur voyage terrestre pour affronter les hasards bien autrement dangereux d'un voyage maritime, ils marchaient comme des gens mal éveillés qui auraient à peine conscience de leurs actions.

Cependant la vue d'Hermann parut leur causer une joie extrême. Reber

s'arrêta, sans déposer son fardeau, tandis que les deux sœurs rougissaient de plaisir.

— Arrivez donc, chers voyageurs, et vous charmantes voyageuses ! dit le courtier en prenant son air le plus aimable ; vous êtes en retard, et, sans moi, les autres auraient choisi les meilleures places à bord de la *Jenny* ; mais je vous ai recommandé au capitaine, et rien n'est perdu.

— Comment, monsieur Hermann,



demanda Reber, vous trouvez-vous au Havre avant nous? Nous vous avons laissé en arrière, et il m'a semblé que nous marchions aussi vite que le vent.

— Bah! j'aurai sans doute marché plus vite que le vent, répliqua le courtier en souriant.

Il s'informa d'un ton amical comment s'était accompli le voyage. Personne ne se plaignit; les voyageurs, sauf l'espèce d'étourdissement dont nous nous avons parlé, était parfaitement portants, même

la vieille grand'mère qui, ayant dormi à peu près sans relâche depuis le départ, ne paraissait pas aussi fatiguée qu'on eût pu le craindre pour une femme de son âge.

Pendant cette conversation, on s'était remis en marche, et l'on atteignit bientôt la partie du quai où se trouvait accotée la *Jenny*. L'arrivée de la famille Reber excita une vive curiosité, non-seulement parmi les émigrants qui se trouvaient déjà à bord, mais encore parmi les désœuvrés réunis sur la chaussée. La

beauté des deux demoiselles Reber, le grand âge de l'aïeule, l'air honnête et intelligent du chef de famille, la mise simple et convenable de tous, donnaient à ce groupe un intérêt particulier. Si Kretle et Julia avaient prêté l'oreille à ce qui se disait autour d'elles, elles auraient pu entendre ces mots répétés par les spectateurs :

— Pauvres filles ! quel dommage ! si jeunes et si jolies !

Reber et Schmidt franchirent aisé-

ment, malgré leurs fardeaux, le pont de planche qui conduisait au navire ; mais quand vint le tour des femmes de passer, les velléités de résistance de Mme Dietrich se réveillèrent. Elle refusa tout à coup d'avancer.

— Je n'irai pas là ! dit-elle avec énergie ; laissez-moi... je ne veux pas y aller.

Les deux sœurs, s'apercevant que cette scène appelait sur elles l'attention des assistants, étaient toutes confuses, et

suppliaient la grand'mère de se laisser conduire.

—Je ne veux pas, vous dis-je, répliqua-t-elle d'un air égaré; je suis trop vieille... j'y mourrais. Si vous m'obligez à entrer là dedans, je n'en sortirai que morte... c'est mon tombeau, je le sais, j'en suis sûre... je le vois !

Ces paroles, que l'âge avancé de cette malheureuse créature semblait rendre prophétiques, firent frémir les auditeurs.

— Plaise à Dieu que ce navire ne devienne pas en effet son tombeau ! murmura Reber ; mais elle doit partager notre sort quel qu'il soit.

En même temps, il prit la vieille femme dans ses bras, et la transporta dans le vaisseau, où il la déposa toute palpitante mais muette et domptée.

Nous n'entrerons pas dans le détail des formalités nombreuses que les émigrans eurent à remplir pour être admis définitivement à bord, des questions

minutieuses, souvent même fort indis-  
discrètes, qui leur furent adressées par  
les employés de diverse nature chargés  
de surveiller l'embarquement. On fit  
bien quelques observations sur l'état  
de faiblesse et d'imbécilité où semblait  
être madame Dietrich; mais elle était  
entourée d'une famille attentive et affec-  
tionnée; nul n'avait le droit de la sé-  
parer de ses proches. L'admission de  
Schmidt présenta plus de difficultés: on  
avait inspecté les bagages du pauvre  
garçon, et, vu l'insuffisance de ses res-  
sources, on avait exprimé la crainte  
qu'il ne tombât à la charge, soit des ex-

péditeurs du navire, soit du pays auquel il allait demander l'hospitalité. Reber et Burgwiller, dont la qualité de gros propriétaires dans le Kansas faisait des personnages parmi les émigrans, furent obligés de se porter caution pour lui ; quelques mots glissés à l'oreille de Davidson par Hermann achevèrent de lever les obstacles, et Schmidt fut enfin autorisé à suivre la destinée de sa famille d'adoption.

Ces arrangements terminés, Hermann revint aux deux sœurs ; elles s'étaient



assises sur des paquets avec la grand'-mère, et considéraient machinalement le spectacle animé qui s'offrait à elles.

— Monsieur Hermann, demanda Kretle avec naïveté, voilà donc la mer dont on parle tant ?  
<sub>e'</sub>

Le courtier se mit à rire.

— La mer... ceci? vous ne voyez là qu'un bassin du port. Ce soir, si vous le voulez bien, nous irons nous promener  
<sub>III</sub> 14

sur la jetée, et vous verrez la vraie mer, que vous pourrez, du reste, examiner à loisir pendant votre longue traversée... Mais, avant tout, ne venez-vous pas prendre possession de votre logement dans l'entrepont? Dame! ce n'est pas luxueux, mais sur les navires on n'a pas toutes ses aises.

— Nous sommes habituées depuis longtemps à nous contenter de peu, murmura Julia doucement.

En ce moment, ils furent rejoints par

Reber et par Schmidt, qui était fort joyeux de son admission à bord de la *Jenny*. L'un et l'autre portaient les bagages qu'il leur était permis de garder avec eux dans l'entrepont, les effets les plus lourds devant être placés à fond de cale. On descendit par le grand panneau, et l'on se trouva bientôt dans la partie du bâtiment destinée au logement des passagers.

C'était, comme nous l'avons dit déjà, une grande pièce qui occupait presque toute la longueur du navire. Le plafond

n'était pas élevé de plus de cinq ou six pieds, et un homme de haute taille pouvait craindre de se briser le front contre les solives en se redressant brusquement. Néanmoins, deux rangs de couchettes superposées étaient établis le long des flancs du vaisseau, et certes il fallait une adresse peu commune pour se glisser dans ces lits maritimes. En outre des deux écoutilles, ouvertes à chaque extrémité, l'entrepont était éclairé par un certain nombre de lucarnes rondes, munies d'épaisses lentilles de verre qui ne laissaient passer qu'un jour terne et blafard.

Cette propreté et cette symétrie que les visiteurs avaient tant admirées quelques jours auparavant n'existaient déjà plus. Plusieurs familles d'émigrans avaient envahi l'entrepont et procédaient à leur installation définitive. Des matelots clouaient les caisses au plancher pour les empêcher de rouler aussitôt que le navire serait en mouvement. Des passagers, assis par terre, faisaient leurs repas avec des provisions qu'ils avaient apportées ; d'autres, épuisés de fatigue, dormaient dans leur cadre. Une odeur nauséabonde de poisson sec et de viande salée se mêlait à cette odeur du

goudron qui est inévitable à bord d'un navire, et présageaient déjà les émanations pestilentielles qui régneraient plus tard dans ce lieu.

Reber et ses filles, habitués à l'air pur, à l'éclatante lumière de leurs montagnes, n'avaient eu jusqu'alors aucune idée du bouge obscur et fétide où ils allaient être entassés avec tant d'autres malheureux. Hermann se mit à rire de leur désappointement.

— Je vous disais bien que ce n'était ni

beau ni commode ; mais on s'y fait. Si vous voyiez les installations du second pont, vous vous trouveriez par comparaison logés comme des princes. Tenez, ajouta-t-il en les conduisant vers l'arrière, voici la place que je vous ai choisie. Vous occuperez ces cinq couchettes, près de l'écouille ; là vous aurez à discrétion de l'air et de la lumière, ce qui n'est pas à dédaigner dans un voyage de long cours.

Les pauvres gens, les femmes surtout, n'osaient parler, de peur de montrer

sans ménagement leur désespoir. Cependant Reber demanda rondement :

— Ah çà, monsieur Hermann, allons-nous coucher sur ces galettes ? Du diable si l'on pourra entrer dans ces espèces de tiroir, en sortir ou y rester sans risquer de se rompre le cou !

— Ah ! mon cher Reber, ce ne sont pas là vos lits alsaciens où l'on ne monte qu'au moyen d'une échelle, et où l'on se trouve enseveli dans la plume ; ce



sont des lits de marins, et le capitaine lui-même n'en a pas un meilleur.

— Mais, demanda Kretle, je ne vois ici ni tables ni chaises... où nous placerons-nous ? où ferons-nous asseoir la grand'mère ?

— Sur vos bagages, que l'on va fixer du mieux possible autour de votre poste. En mer, quand le temps sera beau, ce qui est l'ordinaire dans cette saison, vous pourrez vous tenir sur le pont.

— Mais, s'écria Julia, cette salle va

ressembler à une place publique, et, quant à moi, je n'oserai jamais y dormir. Voyons, Monsieur Hermann, ne pourrait-on trouver un coin où nous serions tranquilles et isolées avec la grand'maman? Si noir, si triste qu'il fût, nous nous en accommoderions volontiers.

— En effet, dit Reber, ces pauvres petites et leur grand'mère ne peuvent rester ici confondues avec tout ce monde.

— Le navire a bien plusieurs ca-

bines, répliqua Hermann, mais la location en serait d'un prix élevé, et ces frais supplémentaires tomberaient naturellement à votre charge. Cependant que ces demoiselles ne s'inquiètent pas; je parlerai au capitaine pour arranger tout cela. Au moyen de quelques morceaux de vieilles toiles à voile, on éfablira une tente autour de vos cadres; alors vous aurez ici autant de bien-être et de tranquillité que vous en aviez là-bas dans votre ferme de l'Arche.

Ce souvenir intempestif arracha un

soupir aux deux sœurs et à Reber lui-même. Bientôt Hermann reprit :

— Ayez bon courage. Je vais vous envoyer le petit mousse Charlot, un enfant intelligent, qui vous mettra au courant des usages du navire, et qui en même temps vous aidera dans vos arrangements. Quant à moi, j'ai des affaires en ville, mais je viendrai vous prendre tous vers les quatre heures. Je vous montrerai le Havre, qui vaut bien une visite, puis nous irons voir la mer, dont mademoiselle Kretle n'a pas encore

une idée bien précise. Enfin nous dînerons dans un restaurant du faubourg d'Ingouville, et nous serons de retour à bord pour l'heure du départ... Voyons, est-ce entendu? Monsieur Reber, Mesdemoiselles, vous ne pouvez refuser mon invitation; ce sera notre dîner d'adieu, car je ne vous verrai plus qu'à New-York... Je veux trinquer avec vous, père Reber, à votre heureux voyage et à vos succès en Amérique!

Cette proposition, présentée avec l'apparence de la cordialité, tenta Reber,

qui, dans l'occasion, ne dédaignait pas une joyeuse partie. Kretle, de son côté, semblait avoir grand désir de voir les choses curieuses dont on parlait; seule Julia crut devoir refuser.

— Il serait impossible d'emmener la grand'mère avec nous, répondit-elle, et je ne veux pas la quitter. Je resterai donc ici avec elle, sous la protection de M. Schmidt, jusqu'à votre retour.

Schmidt annonça qu'il était obligé de sortir pour aller acheter ses provisions

de voyage, car nous savons que, par mesure d'économie, il devait se pourvoir lui-même de vivres.

— Eh bien ! répliqua Julia, je ne pense pas que nous ayons rien à craindre ici. Mon père et toi, Kretle, vous pourrez répondre aux obligeantes intentions de M. Hermann ; rien ne s'y oppose.

— Je regrette bien l'absence de mademoiselle Julia à ce petit dîner d'adieu, dit Hermann. mais puisqu'il le faut absolument... Eh bien ! papa Reber, je

viendrai vous prendre à quatre heures. Pour vous, monsieur Schmidt, ajouta-t-il, en se tournant vers l'ancien maître d'école, je vous faciliterai les moyens de vous procurer sans retard les approvisionnements dont vous avez besoin. Prenez cette carte et présentez-vous de ma part dans la maison dont voici l'adresse; c'est la première du Havre pour ces sortes de marchandises; biscuits, salaisons, riz, tout est au plus juste prix.

Comme on le voit, Hermann était toujours spéculateur, et il comptait bien



avoir *sa remise* sur les chétives acquisitions du pauvre émigrant. Cependant Schmidt remercia d'un air empressé et sortit pour s'occuper de ces soins importants.

Le courtier, après avoir de nouveau recommandé à Reber et à Kretle de se trouver prêts pour l'heure indiquée, prit congé et sortit à son tour.

— Quel excellent ami nous avons là!

dit Reber à ses filles dès qu'il se fut éloigné ; sans lui je me demande ce que nous fussions devenus.

— Oui, oui, il est bien bon pour nous, ajouta Kretle ; il nous montre une obligeance, un dévouement... Mais qu'en penses-tu, Julia ? poursuivit-elle en regardant sa sœur ; n'es-tu pas reconnaissante, comme nous, des égards infinis que nous témoigne M. Hermann ?

— Si, si, ma sœur, répondit Julia en

soupirant; et pourtant que d'humilia-  
tions, de souffrances et de misères dont  
il ne pourra nous sauver!



**CHAPITRE TROISIÈME.**

### III

#### Le piège.

A l'heure convenue, Hermann revint au navire, où il trouva Reber et Kretle qui l'attendaient. Déjà un peu d'ordre avait été mis dans les bagages de la fa-



mille émigrante. La grand'mère était installée sur un matelas qu'on avait arrangé en forme de siège, et là, son vieux livre à la main, elle demeurait immobile, abattue, bien qu'elle ne parût ressentir aucune souffrance. Reber avait ôté sa blouse et l'étui en toile cirée qui couvrait son chapeau; il se montrait maintenant sous son costume simple mais propre de bourgeois campagnard. Quant à Kretle, elle se fût trouvée dans l'impossibilité de changer de toilette, lors même qu'elle l'eût voulu, à cause de la cohue qui régnait dans l'entrepont. Elle s'était donc contentée de remettre en



ordre ses beaux cheveux blonds, d'épousseter sa robe et son chapeau de paille, de draper son petit châle d'une manière plus coquette, et, malgré la simplicité de ces apprêts, elle était toujours charmante.

Nous savons que Julia devait rester auprès de la grand'mère, à qui elle préparait un léger goûter; mais Schmidt, déjà revenu de son excursion chez les marchands de la ville, promettait de veiller sur elles avec sollicitude; Reber et sa plus jeune fille pouvaient donc

s'absenter sans inconvénient ; aussi, après avoir embrassé Julia, suivirent-ils Hermann qui les pressait de partir, et ils montèrent sur le pont.

Là encore la toule était très-compacte, et Davidson fumait philosophiquement son cigare au milieu d'une grande quantité de passagers qui lui parlaient tous à la fois. Le capitaine demeurait impassible, et pour cause ; il ne les comprenait pas. Plusieurs des réclaman's voulurent intéresser Hermann à leurs sollicitations ; mais le courtier les écarta cavalièrement, et passa outre.

Toutefois, en s'éloignant, il fit un signe mystérieux à Davidson, qui, de son côté, cligna des yeux d'un air particulier : ils s'entendaient.

On atteignit le quai, et Reber, qui avait certaines emplettes à faire dans la ville pour sa fille et pour madame Dietrich, voulait d'abord s'acquitter de ses commissions; mais Hermann lui remontra que ce serait se charger inutilement, pendant la promenade, d'un poids embarrassant, qu'il aurait tuot le temps d'opérer ses acquisitions au re-

tour. L'émigrant se rendit à ses raisons, et l'on se dirigea vers la jetée.

Tout le monde connaît le panorama magnifique dont on jouit de la jetée du Havre. A droite, la pleine mer, c'est-à-dire le ciel et l'eau; à gauche l'embouchure de la Seine à peine moins imposante que la mer elle-même; et partout, sur cette surface glauque et mobile, des navires grands et petits, des voiles blanches, les traînées de fumée des bateaux à vapeur. En face, les côtes de la basse Normandie, avec leurs falaises

crayeuses estompées par l'éloignement. Autour de soi, les dentelures de la côte qui finit au cap si célèbre de la Hève; les fortifications de la ville, la tour lourde et écrasée de François I<sup>er</sup>, les environs pittoresques d'Harfleur, la noble ville déchue. Tout cela forme un ensemble splendide et grandiose qui frappe les intelligences les plus obtuses et dépasse même les imaginations du poëte.

Reber et sa fille, appuyés sur le parapet, regardèrent d'abord ce tableau avec une muette admiration. Kretle

avait les yeux pleins de larmes ; Reber lui-même, quoique difficile à s'exalter en pareille matière, semblait vivement ému. Cependant, à cette contemplation silencieuse, succéda bientôt une ardente curiosité qui se traduisit en nombreuses questions adressées à Hermann. Celui-ci répondit avec une obligeance infatigable ; il dut faire un petit cours de géographie, de cosmographie, de météorologie et même de marine à l'usage de ses auditeurs ; et si ses explications n'étaient toujours ni bien claires, ni bien exactes, elles n'en furent pas accueillies avec moins de bienveillance. Le père et la

filles ne se lassaient pas de l'écouter, quand il leur remontra doucement qu'il était temps de quitter la jetée:

— Nous avons autre chose à voir ici, dit-il en scuriant; et maintenant que vous avez fait votre première visite de politesse à la mer, vous aurez tout le temps de cultiver sa connaissance... une connaissance un peu fâcheuse parfois, puissiez-vous ne pas l'apprendre à vos dépens!... Si donc vous m'en croyez, nous en resterons là pour aujourd'hui. Aussi bien la marée est tout à fait basse,

et l'entrée du port n'offre pas beaucoup d'intérêt en ce moment.

On se remit en marche, et l'on visita l'intérieur de la ville du Havre, les bassins remplis de navires et les établissements maritimes. Hermann donnait le bras à Kretle et lui expliquait chemin faisant les curiosités locales, tandis que Reber, les yeux grands ouverts et la bouche béante, allait et venait autour d'eux, s'arrêtant fréquemment pour examiner les objets qui lui paraissaient dignes d'une attention spéciale. Kretle,



émervueillée de l'érudition de son cicerone, le remerciait à chaque instant de sa complaisance; Hermann se contentait de serrer contre sa poitrine le bras de la jeune fille, et redoublait de verve pour mériter ces éloges.

Cependant la journée tirait à sa fin, et la liste des curiosités havraises était épuisée. Hermann annonça qu'il était temps d'aller dîner, afin d'être de retour au navire un peu avant le départ. On gagna les faubourgs, et le courtier eut bien vite découvert, sur le penchant

du coteau d'Ingouville, un cabaret d'assez bonne apparence, où sans doute il avait fait déjà plus d'une partie. La maison était blanche et proprette; dans le jardin, orné de berceaux de lilas et de clématites, des tables étaient disposées pour les consommateurs.

Ce fut sous un de ces berceaux qu'Hermann conduisit ses hôtes. De là on jouissait d'une vue charmante sur la mer et l'embouchure de la Seine. Le flot commençait à monter en ce moment, et des vagues d'une blancheur de

neige venaient se briser contre les angles caillouteux de la grève. Des navires se montraient à l'horizon, et se tenaient prêts à entrer dans le port dès que la hauteur de l'eau le permettrait. Du reste le temps était magnifique, et, bien qu'un léger brouillard couvrit la mer au large, le soleil brillait radieux dans un ciel pur.

Kretle et son père ne pouvaient se laisser d'admirer ce beau spectacle ; mais l'arrivée du dîner vint couper court à leur contemplation, et Hermann les

invita gaiement à se mettre à table. Le repas fut aussi recherché que le permettaient les ressources du lieu; les vins étaient choisis et en abondance. L'amphitryon faisait bien les choses, et, tout en excitant avec une cordialité apparente ses convives à manger et à boire, il prêchait d'exemple de son mieux.

Reber, né dans un pays vignoble, savait apprécier une bouteille de bon vin; d'ailleurs, bien des idées pénibles venaient encore bourreler son esprit par moments, et il pouvait vouloir chercher

dans l'ivresse les consolations et l'oubli qu'elle procure quelquefois. Aussi vidait-il son verre, sans s'apercevoir qu'on le remplissait incessamment et que sa fille le regardait avec inquiétude.

En dépit de ces nombreuses libations, et même à cause d'elles, la conversation prit, à la suite du dessert, des allures sentimentales. Hermann ayant prononcé étourdiment le nom du village de l'Arche, Reber répondit d'un air attendri :

— Ne parlons pas du pays, mon cher

Hermann; ça me donne comme un coup de couteau dans le cœur, voyez-vous, quand je songe à cette petite maison où j'ai passé de si heureux jours avec ma bonne Madeleine, à ces vignes, à ces pâturages, à ces champs que j'avais hérités de mon père!... Puisqu'il fallait y renoncer, j'aime mieux savoir mes biens de famille entre vos mains qu'entre celles de tout autre, car vous êtes un brave garçon, serviable, loyal, et vous vous êtes bien conduit envers nous tous... Mais tenez, Hermann, je vous prie, si la chose est possible, de ne pas vous hâter de revendre ma pauvre

ferme, car si les choses tournaient bien là-bas, à Stokton, je vous la rachèterais plus tard pour le prix que vous en demanderiez.

— Nous verrons cela en temps et lieu, papa Reber, répliqua le courtier d'un ton léger qui dissimulait mal un certain embarras. La ferme ne s'envolera pas, et vous me trouverez plus tard, comme toujours, disposé à vous rendre service... Mais l'important maintenant est de vous faire arriver sans encombre dans ce beau pays d'Amérique, où tant

de prospérités vous attendent. Or, je ne dois pas vous le cacher, à présent que j'ai vu les choses de près, je suis tenté de regretter que vous ayez pris passage sur la *Jenny*.

— Que dites-vous, Hermann? Auriez-vous sujet de vous inquiéter...

— Je n'ai aucune inquiétude pour vous, Reber, vous vous habituerez aisément au régime du bord; mais en sera-t-il de même pour vos charmantes filles,



et en particulier pour Mlle Kretle, qui est à peine remise des dernières secousses?

— Ce que mon père et ma sœur supporteront, je saurai bien le supporter aussi, dit Kretle ; mais vraiment, Monsieur Hermann, que craignez-vous donc?

— Mon Dieu, Mademoiselle, rien de plus que les inconvénients ordinaires d'un pareil voyage. La traversée sera

longue; la vie sur un navire est si opposée à vos habitudes! Et puis, vous savez, Julia et vous, confondues avec les gens grossiers qui forment les passagers de la *Jenny*!

— Bon! répliqua Reber, ne serais-je pas là pour les protéger? Si quelqu'un osait les regarder de travers! ...Et puis elles ne sont pas si difficiles, et je n'épargnerai rien pour rendre leur position supportable.

Cependant Hermann s'aperçut que

Kretle était devenue soucieuse. Reber reprit brusquement :

— N'est-il pas temps de partir, Hermann? La marée doit être montée maintenant, car l'eau est bien plus haute que tout à l'heure. Le capitaine, qui paraît aimable comme un hérisson, serait capable de ne pas nous attendre; et d'ailleurs vous savez qu'avant de retourner à la *Jenny*, j'ai différents objets à acheter dans la ville.

— Rien ne presse, répliqua le cour-

tier en tirant sa montre ; m'enviez-vous donc les trop courts moments qu'il me reste à passer avec vous ? Nous avons tout le temps de prendre notre café.

Le café arriva, puis on apporta les liqueurs ; l'émigrant ne put refuser les tostes nombreux que lui proposait Hermann, tantôt au succès du voyage, tantôt à la santé de sa famille, tantôt à sa prospérité en Amérique. Il eût cru manquer d'égards envers son hôte en montrant trop d'empressement à le quitter,

et d'ailleurs, s'il faut le dire, ses idées commençaient à n'être pas des plus nettes.



**CHAPITRE QUATRIEME.**

ADMITTED BY MAIL



iv.

**Le piège (Suite).**

Le soleil était couché, la nuit approchait à grands pas; l'activité extraordinaire qui régnait dans le port prouvait d'une manière indubitable que la marée

était haute et que l'heure du départ était venue. Mais Kretle et son père avaient trop peu d'expérience en pareille matière pour reconnaître la vérité à ces signes certains, et la parfaite tranquillité d'Hermann les rassurait. Enfin le courtier parut comprendre qu'il serait imprudent d'attendre davantage ; il paya la carte, se leva, offrit de nouveau son bras à Mlle Reber, et l'on se mit en devoir de redescendre vers la ville.

Hermann s'était adroitement ménagé pendant le repas et avait conservé tout son sang-froid, mais le pauvre Reber ne

paraissait pas bien ferme sur ses jambes. Il se mit à remercier Hermann de son amicale réception avec une vivacité, une exagération et surtout une constance qui mettaient Kretle au supplice, bien qu'elle n'osât rien dire à son père. Le brave homme n'était pas encore au bout de ses compliments ampoulés, quand on entra dans la ville. Tout à coup Hermann tira sa montre, et dit avec un accent d'inquiétude :

— Laissons cela, papa Reber ; il s'agit de doubler le pas, car véritablement nous nous sommes attardés, et ce sour-

nois de Davidson serait capable de vous brûler la politesse. . Que voulez-vous ? quand on est si bien ensemble, on s'oublie.

Et il serra doucement le bras de Kretle.

— Comment ! Monsieur Hermann, demanda la jeune fille alarmée, le vaisseau pourrait il partir sans nous ? que deviendraient alors ma pauvre grand-mère et ma bonne Julia ?

— Un proverbe maritime dit que « le vent et la marée n'attendent personne, » répliqua le courtier en souriant ; rassurez-vous pourtant ; j'espère que, par considération pour moi, Davidson ne vous jouera par ce mauvais tour... Mais, j'y songe, Reber, poursuivit il en s'adressant à l'émigrant, et vos emplettes ?

— C'est juste ; de par le diable ! je les avais oubliées... Il s'agit pourtant de choses indispensables à ces pauvres femmes... Eh bien ! si nous trouvons

une boutique sur notre chemin, j'y entrerai ; ce sera l'affaire d'un instant.

— Mais cet instant perdu pourrait avoir des conséquences fâcheuses, reprit Hermann sérieusement ; le port est plein d'eau et Davidson doit jurer contre vous tous ses jurons yankees... Ecoutez : si vous tenez absolument à ces emplettes, un seul moyen vous reste à prendre : là, dans la grande rue, vous trouverez des magasins bien fournis de tous les objets dont vous avez besoin, et il vous sera facile de terminer très-prompte-

ment vos acquisitions. Pendant ce temps, je vais me rendre à bord avec Mlle Kretle par le plus court chemin, et j'obligerai bien Davidson à vous attendre. Il se fâchera, sans doute, car, en définitive, nous sommes en faute, mais j'userai de mon autorité, s'il en est besoin, pour le décider à prendre patience jusqu'à votre retour.

— Oui, oui, c'est cela, répliqua Reber avec empressement; vous êtes encore et toujours notre providence, mon cher Hermann.

Mais cet arrangement n'était pas du goût de Kretle, qui dit avec timidité :

— Mon père, je préférerais ne pas vous quitter; vous paraissez un peu indisposé... M. Hermann ne saurait-il aller seul jusqu'au navire pour faire prendre patience au capitaine? A nous deux nous terminerions bien plus vite.

— Ah! ah! c'est ainsi? demanda-t-il en se redressant; me croit-on ivre, incapable de me conduire? c'est ce que nous allons voir... Partez, Hermann, et



emmenez cette sottre fille... Je serai à bord aussitôt que vous.

Et, sans vouloir rien entendre, il se dirigea d'un pas qu'il croyait majestueux vers la rue indiquée.

Kretle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu.

— Vous l'avez trop fait boire, Monsieur Hermann, balbutia-t-elle; et je crains...

— Bah ! répliqua le courtier en rica-

nant; il a seulement une petite pointe, et il n'en sera que plus prompt à conclure ses marchés... Kretle, ma chère Kretle, continua-t-il en baissant la voix, regrettez-vous donc d'être seule un instant avec moi?

— Non, sans doute, Monsieur Hermann; mais, de grâce, hâtons-nous pe retourner à la *Jenny*.

— Nous y allons, chère enfant, répondit Hermann d'un ton plus cares-

sant encore; bon Dieu! comme vous êtes impatiente de me quitter, moi qui éprouve tant de bonheur à me trouver ainsi près de vous!

En effet, on marchait à grands pas; mais au lieu de prendre la direction suivie par Reber, on s'engageait dans une direction opposée. Kretle en fit l'observation; il lui fut répondu qu'on prenait le chemin le plus court, et que l'on serait arrivé dans un instant. Malgré cette assurance, on parcourait des rues, en traversait des places, des carrefours,

et les bassins du port ne se montraient pas. Déjà la nuit tombait, le gaz commençait à s'allumer dans la ville; l'heure fixée pour le départ de la *Jenny* était évidemment passée, mais Hermann ne paraissait pas y songer : il continuait de parler bas à la jeune fille, qui, toute haletante et pleine d'angoisses, n'était plus en état de le comprendre.

Cependant Reber, malgré un commencement réel d'ivresse, s'était acquitté de ses commissions beaucoup plus vite et plus heureusement qu'on n'aurait

pu s'y attendre. Ses emplettes terminées, il se mit à courir, chargé de paquets, vers le bassin où était amarrée la *Jenny*, et, grâce aux indications des passants, il y arriva sans difficulté.

Il était temps : le navire, dont la marée élevait maintenant la coque noire au-dessus du quai, semblait prêt à partir ; ses voiles pendaient en festons, et un gros vapeur, qui devait le remorquer hors du port, grondait sourdement à côté de lui en lançant vers le ciel des jets de fumée. Le pont du trois-mâts

était chargé de monde ; outre les passagers , tous les hommes d'équipage y étaient réunis pour les besoins de la manœuvre. Un grand nombre de personnes se massaient aussi sur le quai ; mais ce n'étaient ni des parents ni des amis , car les pauvres émigrants n'avaient ni parents ni amis au Havre ; c'étaient tout simplement de ces désœuvrés qui , dans les ports de mer , viennent assister au départ ou à l'arrivée des navires ; et ceux-ci regardaient d'un œil indifférent les malheureux qui abandonnaient le sol de la patrie pour aller chercher au-delà des mers le bonheur et la richesse ,

au risque de n'y trouver ni l'un ni l'autre.

Heureusement pour Reber, il nes'était pas trouvé seul en retard; beaucoup d'autres émigrants avaient obtenu comme lui la permission d'aller à terre, et ne s'étaient pas montrés plus ponctuels. Tout en enrageant, le capitaine avait bien été forcé de les attendre. Ils arrivaient successivement et par petits groupes, quelques-uns tellement ivres qu'ils n'auraient pu se soutenir sans le secours de leurs compagnons. Cepen-

dant tous venaient de rentrer, et Davidson allait définitivement donner au remorqueur le signal de se mettre en marche, quand Reber parut.

Il fut accueilli par une bordée d'injures et d'imprécations dès qu'il eut sauté sur le pont; au même instant, Schmidt fendit la foule et accourut au-devant de lui :

— Ah! monsieur Reber, s'écria-t-il, est-ce vous enfin? On vous attend avec une vive impatience.



— On m'attend, on m'attend, répliqua Reber, d'un ton bourru; parbleu! on en a, ce me semble, attendu bien d'autres. Ce brave garçon d'Hermann nous a si bien régales! Ah! mon pauvre Schmidt, que n'étais-tu de la fête? Quel vin! quels mets délicats!.. Mais aide-moi donc un peu à porter ces objets dans l'entrepont... Je suis tout essoufflé d'avoir couru.

Schmidt prit machinalement les paquets; il regardait autour de lui avec inquiétude.

— Eh bien ! monsieur Reber, demanda-t-il, est-ce que vous revenez seul ? Je ne vois pas. .

— Qui donc ?

— Mademoiselle Kretle.

— Comment ! n'est-elle pas rentrée avec Hermann ? Ils doivent être ici depuis plus d'un quart d'heure.

— Je suis toujours resté sur le pont, et je ne les ai pas vus.

— Ils sont ici, te dis-je ! .. Il fait déjà si sombre ! et puis, au milieu de cette foule, ils ont pu passer sans être remarqués... Descendons, nous les trouverons certainement avec la grand'mère et Julia.

Malgré son assurance apparente, Reber sentait une sueur froide couler sur son front, et il s'élança vers l'écouille la plus voisine en bousculant tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin ; Schmidt le suivit avec une ardeur égale.

En ce moment, le capitaine donna un

ordre à travers son porte-voix; aussitôt, le grondement de la vapeur changea de nature; le remorqueur s'écarta pesamment du quai, ses roues se mirent en mouvement, et il se dirigea vers le goulet du port en entraînant la *Jenny* avec une rapidité toujours croissante.

[ Une bruyante acclamation s'éleva de toutes les parties du vaisseau quand on sentit qu'il marchait; mais Reber ne l'entendit pas et ne partagea pas l'émotion commune. Il ne s'apercevait même pas que le plancher bougeait sous ses

pieds, ou peut-être attribua-t-il à l'ivresse le balancement qu'il éprouvait. Il franchit rapidement l'escalier de l'écoutille et courut vers le poste assigné à sa famille.

L'entrepont avait un aspect plus repoussant et plus triste que jamais. Il s'y trouvait seulement un petit nombre de personnes, la plupart des passagers ayant voulu assister à l'appareillage. Quelques femmes, quelques enfants fatigués reposaient sur leurs couchettes; des ivrognes, jetés sur le plancher nu,

poussaient de faibles gémissements. Des  
quinquets fumeux, suspendus aux mâts,  
répandaient autour d'eux une pâle  
lumière, et mêlaient leurs âcres sen-  
teurs aux émanations fétides venues de  
la cale.

Julia était assise sur un coffre, à côté  
de Mme Dietrich qui sommeillait déjà  
dans son cadre. A la vue de Reber, elle  
se leva d'un bond et se suspendit à son  
cou.

— Ah! mon père, lui dit-elle, pour-

quoi nous avez-vous abandonnées si longtemps? Quand vous n'êtes pas là, je n'ai plus ni force ni courage.

Mais Reber se dégagea brusquement.

— Julia, demanda-t-il, où est ta sœur?

— Ma sœur, bon Dieu! n'est-elle pas sortie avec vous et avec M. Hermann?

— Et Hermann lui-même tu ne l'as pas revu?

— Non, mon bon père.

Reber fit un geste de désespoir.

— Ils ne sont pas rentrés, s'écria-t-il, et le vaisseau est déjà en route!

— Ne vous désolez pas, monsieur Reber, dit Schmidt, qui pourtant était non moins pâle et tremblant; nous al-



lons sans aucun doute les retrouver sur le pont.

Tous les deux coururent de nouveau vers l'écouille; Julia elle-même, muette de terreur, oublia la grand'mère, qui heureusement n'avait pas besoin de surveillance pour le moment, et s'aventura sur l'escalier afin de connaître plus tôt le résultat de leurs recherches.

L'affluence était toujours considérable sur le pont; les émigrants, dans leur ardent désir de voir, gênaient l'équi-

page, et ils étaient continuellement culbutés par les matelots qui s'empres-  
saient d'exécuter les ordres du capitaine.

Celui-ci, monté sur l'arrière, surveil-  
lait d'un air sérieux les manœuvres,  
toujours si délicates à l'entrée et à la  
sortie d'un port. Sa voix tonnante, ren-  
forcée encore par un porte-voix, les  
sifflets aigus des contre-maîtres, les cris  
cadencés des marins, formaient, avec le  
mugissement de la vapeur, un bruit  
confus et discordant. Le crépuscule de-  
venait de plus en plus sombre, et, en

dépit des lanternes allumées à bord, le vent rabattait sur le pont de la *Jenny* la fumée du remorqueur avec tant de force que les passagers ne pouvaient se reconnaître à deux ou trois pas de distance. Cependant, quand le mouvement de l'air écartait ce voile de fumée, on pouvait s'assurer que le navire avait déjà quitté l'avant-port et s'était engagé dans le chenal étroit qui longe la jetée; quelques minutes plus tard, il allait entrer en mer.



**CHAPITRE CINQUIEME.**



**Le piège (Suisse).**

Reber se précipitait comme un fou au milieu des groupes d'émigrants et de matelots, sans s'inquiéter des malédictions dont on le chargeait, et des bour-

rades qu'il recevait. Il appelait Kretle de toute sa force, et, malgré le tumulte, il n'eût pas manqué d'être entendu si sa fille se fût trouvée sur le navire. Mais personne ne répondit, et, parmi ceux qui l'entouraient, il ne reconnaissait pas les traits si connus de sa chère Kretle. Au pied du grand mât, il rencontra Schmidt qui cherchait de son côté.

— Eh bien? demanda-t-il avec angoisse.

— Rien... et vous?



— Rien... Plus de doute ! ils sont encore à terre. Il faut que je parle à l'instant au capitaine.

Et Reber hors de lui s'élança vers l'arrière.

— Prenez garde, mon ami, dit Schmidt ; parlez à M. Davidson avec ménagement... Il est roi à son bord ; employez la douceur, si vous m'en croyez.

Mais Reber ne l'écouta pas, et rejoignit Davidson, qui continuait de sur-

veiller avec une attention inquiète chaque mouvement de la *Jenny*.

— Monsieur le capitaine, lui dit-il avec chaleur, je vous en conjure, faites arrêter le vaisseau... Une de mes filles est restée à terre avec Hermann ; l'un et l'autre devraient être ici déjà, et ils ne peuvent tarder. Je vous demande seulement quelques instants... Au nom de Dieu ! monsieur, ne repoussez pas la prière d'un père au désespoir !

Davidson demeurait aussi impassible

que si le passager se fut adressé à la statue de bois placée à l'avant du navire.

— Amure le grand foc! cria-t-il dans son porte-voix.

Comme plusieurs matelots s'élançaient pour exécuter ce commandement, Reber poursuivit, les larmes aux yeux et en joignant les mains :

— Par pitié, capitaine, ordonnez que la *Jenny* s'arrête un moment. Il ne saurait y avoir grand inconvénient à cela.

Comprenez donc : je ne puis abandonner ainsi ma plus jeune fille ! Que deviendrait-elle seule, au Havre, sans connaissances, et sans appui, la pauvre enfant?... Arrêtez, je l'exige, au nom de mon ami, M. Hermann, votre chef... Mais répondez-moi donc... Et tenez, si vous ne pouvez vous arrêter, du moins débarquez-moi sur-le-champ avec ma famille ; plusieurs canots suivent le navire, jetez-nous à terre au plus vite, et nous irons à la recherche de ma pauvre Kretle. Oui, oui, j'y suis décidé ; débarquez-nous à l'instant, je le veux !

— Tribor! la barre! cria de nouveau Davidson dans son porte-voix.

Reber perdit patience.

— Tonnerre! vous moquez-vous de moi? reprit-il en frappant du pied; je vous dis de me renvoyer à terre avec mon monde et mes bagages. On ne peut me retenir malgré moi, que diable! Je suis encore ici sous la protection des lois françaises, et je ne me laisserai pas tyranniser, je vous en avertis!

Enfin le capitaine daigna s'apercevoir

qu'on lui parlait ; il répondit brièvement en mauvais français que « les règlements lui défendaient de s'arrêter à l'entrée d'un port, et qu'on verrait plus tard. » Puis il continua de commander la manœuvre.

Cette réponse flegmatique acheva d'exaspérer l'ancien fermier.

— Mais il ne sera plus temps ! dit-il en s'arrachant les cheveux ; nous nous éloignons toujours de terre, la pauvre

enfant ne pourra plus nous rejoindre...  
Que la foudre vous écrase !

Tout à coup des cris et des appels partirent de l'une des jetées qui protègent l'entrée du port, et, soit réalité, soit illusion, Reber crut reconnaître la voix de sa fille.

— L'entendez-vous ? c'est elle, c'est Kretle ! reprit-il impétueusement ; scélérat, si vous n'arrêtez pas sur-le-champ le navire, je vous brise le crâne !

D'un mouvement dont il ne fut pas le maître, il fit voler (au loin l'inamovible chapeau du capitaine américain. De toutes les insultes imaginables, celle-ci semblait être la plus sanglante aux yeux de Davidson; il poussa une imprécation en anglais, et riposta par un coup de poing qui renversa Reber à ses pieds.

— Mon père, mon pauvre père! s'écria la jeune fille en accourant vers lui; par grâce, monsieur, ne le tuez pas!



— C'est une infamie, dit Schmidt à son tour ; vous n'avez pas le droit, capitaine, de maltraiter ainsi vos passagers.

On ne les écoutait pas. Reber s'était relevé promptement, et s'avancait en grinçant des dents afin de rendre avec usure le coup qu'il venait de recevoir. De son côté, Davidson, expert dans l'art du *boxing*, se tenait en garde, les deux poings fermés, prêt à riposter avec vigueur. Mais la lutte ne devait pas se prolonger davantage ; les matelots se

hâtèrent de s'interposer, et, saisissant Reber qui rugissait de fureur, ils le mirent dans l'impuissance de nuire.

— Qu'en ferons-nous maintenant? demanda l'un d'eux au farouche capitaine.

— Enfermez-le à fond de cale, répondit celui-ci; ce compte sera réglé quand nous serons au large; je n'ai pas le temps à cette heure.

Aussitôt Reber, enlevé par une douzaine de bras robustes, fut emporté

vers l'écouille, où il disparut, pendant qu'il disait avec désespoir :

— Kretle, ma pauvre Kretle, que vas-tu devenir !

Davidson, son chapeau sur la tête, s'était remis à la manœuvre comme si rien ne s'était passé, quand Julia et Schmidt vinrent le supplier de la manière la plus touchante de pardonner à Reber, et de prendre quelque mesure pour donner à la passagère attardée le temps de rejoindre le navire. Le capi-

taine ne répondit pas, selon son habitude; enfin, impatienté de ces importunités, il dit à ses gens :

— Qu'on me délivre de ce bavard et de cette pleurnicheuse !

Mlle Reber et Schmidt furent entraînés dans l'entrepont, avec une sévère injonction d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Comme plusieurs émigrants murmuraient de la manière brutale dont le chef du navire en usait avec eux, le petit mousse français leur dit en ricanant :

— De quoi vous plaignez-vous? Vous en verrez bien d'autres! A bord, le capitaine est en droit de tuer un passager qui se révolte. Il s'est contenté de faire jeter celui-ci dans la cale; mais ne vous y fiez pas, et tenez-vous pour avertis.

Personne ne souffla, et le navire continua de marcher vers la pleine mer.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.





